

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

LES REPRÉSENTATIONS DE L'AILLEURS ET DE L'AUTRE DANS *LA FROUSSE*
AUTOUR DU MONDE DE BRUNO BLANCHET

par
LAÏNA DAIGNEAULT-DESROCHES

Mémoire présenté en vue de l'obtention de la
Maîtrise ès arts (Études françaises)

Sherbrooke
11 mars 2017

Composition du jury

Ce mémoire a été évalué par u jury composé des personnes suivantes :

M. Pierre Rajotte, directeur de recherche
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

M. André Marquis, examinateur interne
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

M. Georges Desmeules, examinateur interne
(Département des lettres et communications, Faculté des lettres et sciences humaines)

Résumé

Ce mémoire de maîtrise s'intéresse aux quatre tomes de *La frousse autour du monde* de Bruno Blanchet, qui sont étudiés à partir d'un double paradoxe. L'humoriste affirme, au sujet de ses récits de voyage, souhaiter surprendre son lecteur en évitant de suivre une recette. Des chercheurs associent pourtant son humour à une recette. Qu'en est-il dans *La frousse autour du monde* ? Par ailleurs, Blanchet publie ses récits à une époque où les guides touristiques abondent et où le monde semble être « rincé de son exotisme » (Henri Michaux). Alors que les écrivains voyageurs recourent bien souvent à des solutions rhétoriques convenues et semblables, Blanchet parvient-il à écrire des récits de voyage originaux ?

Le mémoire est divisé en deux chapitres. Le premier chapitre se concentre sur les représentations de l'ailleurs dans *La frousse autour du monde*. Bien que Blanchet utilise plusieurs stratégies rhétoriques pour décrire l'ailleurs, deux sont particulièrement récurrentes. Il s'agit de la déconstruction des idées reçues et du détournement vers le voyageur. L'auteur emploie aussi quelques procédés humoristiques de façon fréquente. Le deuxième chapitre s'intéresse à la représentation de l'Autre dans les récits de l'humoriste. Blanchet recourt à des préjugés séculaires pour dépeindre l'étranger, mais également à une façon plus nuancée. Blanchet déploie les mêmes stratégies humoristiques que celles qu'il utilise pour représenter l'ailleurs pour faire rire son lecteur.

Mots clés : *La frousse autour du monde* ; Bruno Blanchet ; récit de voyage ; représentation de l'ailleurs ; représentation de l'altérité ; humour

Remerciements

Je remercie toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réussite de ce mémoire. Ainsi, je tiens naturellement à remercier mon directeur, Pierre Rajotte. Ses conseils judicieux m'ont permis de développer ma réflexion. Il n'a jamais cessé de m'encourager et de croire en ce projet. Je remercie également André Marquis et Georges Desmeules dont les commentaires ont enrichi les propos de mon texte.

Je remercie mes parents pour leurs encouragements et leur patience. Sans leur aide, la rédaction de ce mémoire aurait été encore plus ardue. Un merci tout spécial à ma chère maman pour son enthousiasme contagieux devant ce travail et pour les nombreuses heures qu'elle a passées à lire les différentes versions de mes chapitres.

Merci à Harun pour son appui moral, pour sa présence. Merci d'avoir cru en moi à chaque instant. Merci à Thomas et à Alexa pour tous les beaux moments que nous avons passés ensemble pendant mes années de rédaction.

Un merci à mes amies, Solveig, Kristina, Gabrielle, sans qui ces années d'université n'auraient pas été aussi plaisantes. Un merci spécial à Gabrielle pour les lectures qu'elle a faites de ce mémoire.

Table des matières

Introduction	7
Choix du sujet	7
État de la question	9
Objectifs et hypothèses	12
<i>Objectif principal</i>	12
<i>Objectifs spécifiques</i>	12
Méthodologie	13
Chapitre 1 La représentation de l'ailleurs dans <i>La frousse autour du monde</i>	18
Introduction	18
La déconstruction des idées reçues	20
<i>Du copier-coller au rejet du déjà-vu : construire et déconstruire les idées reçues</i>	20
Déconstruction des représentations positives de l'ailleurs.....	22
Déconstruction des représentations négatives de l'ailleurs.....	29
Le détournement vers le voyageur	37
<i>« Je parle éternellement de moi » (Chateaubriand)</i>	37
<i>« Je ne devais jamais parler de moi » (Blanchet)</i>	38
Le plan émotionnel.....	40
Le plan corporel	46
Conclusion	50
Chapitre 2 La représentation de l'Autre dans <i>La frousse autour du monde</i>	54
Introduction	54
Les représentations négatives de l'Autre	55
<i>L'Autre : dangereux et arriéré</i>	55
<i>Les représentations négatives de l'Autre dans <i>La frousse autour du monde</i></i>	58

L'Autre dangereux	58
L'Autre arriéré	63
Les représentations positives de l'Autre et la dévalorisation du Même	67
<i>L'Autre : gentil et sensuel ; le Même : inadapté et grossier</i>	<i>67</i>
<i>Les représentations positives de l'Autre dans La frousse autour du monde</i>	<i>71</i>
Le bon sauvage.....	71
La femme sensuelle.....	76
<i>Les représentations négatives du Même dans La frousse autour du monde</i>	<i>80</i>
Les représentations nuancées de l'Autre.....	83
<i>Une nouvelle approche.....</i>	<i>83</i>
<i>Les représentations nuancées de l'Autre dans La frousse autour du monde</i>	<i>85</i>
L'altérité inversée.....	85
Accepter de ne pas comprendre l'Autre et sa réalité.....	87
Conclusion	90
Conclusion	95
Des stratégies conventionnelles employées avec humour.....	95
La « recette » de Blanchet : des stratégies conventionnelles intégrées dans un schéma narratif à renversement	100
Bibliographie	106

Introduction

Choix du sujet

On connaît Bruno Blanchet pour son humour décalé et absurde qui parvient le plus souvent à dérouter l'auditoire. Les quelques chercheurs (par exemple Papineau, 2012 ; Joubert, 2002) s'étant penchés sur son style lui reconnaissent en effet un talent pour surprendre. Lucie Joubert, par exemple, juge que Blanchet déstabilise son public en jouant constamment avec le degré de distance avec le réel. Ne sachant pas à quoi s'attendre lorsqu'il visionne un sketch de Blanchet, le téléspectateur est toujours maintenu en haleine.

Blanchet exploite son humour de plusieurs façons, entre autres par l'écriture. Depuis une dizaine d'années, il s'adonne au récit de voyage. Il rédige d'abord des chroniques viatiques dans *La Presse*. En 2008 et en 2009, les éditions du journal publient les deux premiers tomes des aventures autour du globe de Blanchet dans un recueil illustré intitulé *La frousse autour du monde*¹. Tous deux se vendent à près de 25 000 exemplaires (Bruno Blanchet, 2016 : en ligne, biographie). En 2010, le troisième tome est lancé. Trois ans plus tard, Blanchet donne un dernier rendez-vous à ses lecteurs dans *L'ultime frousse autour du monde*.

¹ Le titre des recueils de Blanchet rappelle l'émission *La course autour du monde*, réalisée par Jacques Antoine et diffusée de 1976 à 1984 à Radio-Canada.

Blanchet parvient-il également à surprendre son public dans ses récits de voyage ? Selon Pierre Rajotte, les stratégies déployées par le chroniqueur rendent les *Frousses* originales (2014, p. 45). Dans une entrevue accordée à *La Presse* à propos de ses carnets de voyage, Blanchet affirme :

la surprise, c'est le moteur de ma création. Et la meilleure façon que j'ai trouvée de me surprendre, et de surprendre les lecteurs, est de ne rien planifier à l'avance. Quand je m'assois pour écrire, je n'ai surtout pas de plan. Faut que je me laisse mener par l'inspiration, sinon j'aurais l'impression de suivre une recette... (2010 b).

Pourtant, Simon Papineau, dans son ouvrage *Le sens de l'humour absurde au Québec* (2012), associe l'humour de Blanchet à une « recette ». Le chercheur, qui a surtout étudié les sketches télévisuels de Blanchet, souligne que l'humoriste incarne des personnages très caricaturés et qu'il se contente « d'aller dans les stéréotypes extrêmes » (2012, p. 45). Selon le chercheur, Blanchet propose trois niveaux d'absurde à son public. Il y a les expressions ou les termes pris au premier degré et souvent teintés d'une connotation scatologique. Plus rarement, Blanchet utilise des calembours. Enfin, l'humoriste exploite le non-sens, « il attaque la logique et inverse les rapports au temps avec les lieux. [...] C'est l'art de s'amuser avec la rationalité qu'évoquent certains termes » (Papineau, 2012, p. 47-48). Ajoutons des procédés humoristiques comme les détails inutiles, l'hypervalorisation du banal, les décrochages volontaires et l'humour fortement imagé à ces trois degrés d'absurdité, livrons le tout sur un ton neutre ou par l'entremise de personnages stéréotypés, et nous obtenons, selon Papineau, la « recette » des plaisanteries de Blanchet (Papineau, 2012, p. 48). Le chroniqueur utilise-t-il le même genre de

« recette » dans *La frousse autour du monde*? Comment parvient-il à surprendre le lecteur avec des récits de voyage publiés au XXI^e siècle ?

État de la question

Jamais n'a-t-on autant voyagé que depuis le XX^e siècle, affirme Jean-Marc Moura dans *Lire l'Exotisme* (1992). Il ajoute que les voyageurs contemporains privilégient les destinations les plus lointaines et que la presse et l'audiovisuel exploitent beaucoup le thème de l'ailleurs, rendant le monde de plus en plus accessible (1992, p. 84). La démocratisation du voyage représente un défi pour le voyageur qui souhaite être original ; les moyens de transport accessibles et abordables laissent voir une Terre « étonnamment petite », pour reprendre les mots de Paul Morand (Moura, 1992, p. 85). Par conséquent, « aucune zone de notre planète ne peut plus prétendre être véritablement exotique. » (Moura, 1992, p. 85) Plus encore, l'influence qu'exerce l'Occident uniformise les modes de vie et atténue les différences et les particularités de chaque peuple. Le monde peut paraître « multiple et étonnant, [mais] se perd en se civilisant. » (Moura, 1992, p. 82) Comment porter un regard neuf sur un monde qui semble homogénéisé ?

Qui plus est, le principe même du genre viatique entraîne un risque de redite : « le réel, indicible, a aussi la particularité paradoxale d'avoir été déjà dit. Les bibliothèques contiennent des descriptions qui le consignent. » (Montalbetti, 1997, p. 53) Montalbetti observe des solutions déployées par les écrivains voyageurs pour résorber leur incapacité à nommer le réel, notamment des métaphores, des comparaisons, des néologismes, des emprunts, des photographies, des retranscriptions (1997). Ces formulations préalables du

monde « constituent un obstacle supplémentaire à la production de chaque texte référentiel particulier » (Montalbetti, 1997, p. 54). Cette contrainte est double. D'une part, elle entraîne un risque de répétition ; d'autre part, elle a un pouvoir de modélisation sur le texte (Montalbetti, 1997, p. 54).

Pierre Rajotte, dans ses recherches sur les récits de voyage publiés au Québec, observe lui aussi que, dès la fin du XIX^e siècle, les voyageurs cherchent à dire l'espace différemment (2003, p. 214). La question que se posent les voyageurs est : « Comment ne plus redire [l'espace], comment se démarquer des poncifs et des lieux communs que se transmettent les générations de voyageurs ? » (Rajotte, 2003, p. 214) Le grand défi du récit de voyage consiste en ce sens à surprendre le lecteur en parvenant à porter un regard neuf sur des référents réels. Rajotte identifie certaines stratégies pour y arriver, comme détourner le référent vers les émotions du voyageur, démanteler les idées reçues, présenter l'ailleurs sous un autre angle. Toutefois, selon le chercheur, toutes ces solutions aboutissent à une faille commune : la reproduction de nouveaux lieux communs (Rajotte, 2003).

Pour éviter de reproduire les traditionnels poncifs du genre viatique, certains écrivains se tournent vers l'humour. Quelques chercheurs se sont penchés sur les récits de voyage humoristiques, mais peu ont étudié les récits humoristiques contemporains. Dans son article intitulé « (Dé)voy(ag)er : le rire de l'écrivain romantique en voyage, ou le genre subverti » (2005), Alain Guyot explique que les voyageurs, pour informer et plaire, n'hésitent pas à exploiter le rire. L'humour permet en effet d'atténuer le « choc suscité par la rencontre avec la nouveauté et l'altérité ou [...] de raviver l'intérêt d'un lecteur vite

lassé par des chorégraphies fastidieuses » (2005, p. 129). L'ironie, la satire, le sarcasme, la parodie, la dérision sont toutes des stratégies employées par les écrivains voyageurs pour amuser, voire surprendre leur lecteur.

Tout bien considéré, les chercheurs, en dressant un portrait des écrivains voyageurs des siècles précédents, ont relevé le principal défi du récit de voyage contemporain : jeter un regard différent sur le monde et surprendre le lecteur. En revanche, il y a peu d'études détaillées sur *La frousse autour du monde*. Certes, on dénombre plusieurs recensions dans les journaux (*La Presse*, *Le Soleil*, *Métro*) dans lesquelles les journalistes rappellent le parcours de voyageur de Blanchet en plus de lui attribuer un grand sens de l'humour et un certain talent pour surprendre et divertir le public.

Dans la revue *Nuit blanche*, Pierre Rajotte explique que l'humoriste donne « une dimension créative et personnelle » à ses récits en recourant à des stratégies bien précises (2014, p. 45). Blanchet recherche des destinations qui « lui permettent de vivre des expériences insolites et parfois même périlleuses » et table « sur un humour décalé, sur des exagérations fantaisistes, sur des images et des thèmes inattendus [...] et sur la remise en question de certaines idées reçues » pour dérouter son lecteur (Rajotte, 2014, p. 45). Rajotte affirme également que certaines anecdotes, plus intimes et autobiographiques, donnent un aspect touchant aux récits.

Les rares études préliminaires sur les récits de Blanchet semblent indiquer que le voyageur parvient à dérouter son lecteur. Cependant, ces articles sont peu détaillés ou ne

portent que sur un tome. Que relèverait une étude plus approfondie des quatre tomes de *La frousse autour du monde* ?

Objectifs et hypothèses

Objectif principal

Dans notre mémoire de maîtrise, nous souhaitons comprendre la mécanique mise en place par Blanchet pour surprendre ses lecteurs. Amalgame-t-il aux stratégies traditionnelles du récit de voyage des procédés rhétoriques employés avec humour ? À la limite, peut-on affirmer que cette mécanique visant à surprendre est à ce point récurrente qu'elle prend la forme d'une « recette » un peu attendue ?

Objectifs spécifiques

Dans un premier temps, le chapitre sur le rapport à l'ailleurs se penchera sur les différentes interprétations faites par Blanchet de l'espace qu'il arpente. Pierre Rajotte croit que les écrivains voyageurs « récus[ent] les représentations communément admises » (2003, p. 215) et « modul[ent] leur description de l'espace en fonction de leur expérience personnelle. » (2003, p. 217) Ces deux stratégies constitueront les points d'ancrage de notre chapitre. Nous tenterons de cerner si le chroniqueur démantèle les conceptions convenues de l'ailleurs et comment la représentation de l'espace est détournée vers la représentation du voyageur, de ses impressions, de ses émotions. Nous observerons aussi comment l'humour est corrélé à la « recette », comment il contribue au schéma de renversement des idées reçues.

Dans un deuxième temps, le chapitre sur la représentation de l'Autre visera à comprendre comment Blanchet décrit l'étranger. Dans ses sketches à la télévision, le globe-trotteur exploite des personnages stéréotypés qu'il intègre dans l'un des trois degrés de son humour (Papineau, 2012). Recourt-il à la même stratégie dans ses chroniques de voyage ?

Dans une entrevue accordée au *Soleil*, Blanchet affirme que, parfois

il faut arrêter d'essayer de comprendre pis dire : « d'accord ». [...] Y'a des gens [...] qui s'en vont se jeter dans le Gange [en Inde], qui est probablement le cours d'eau le plus pollué — y'a des morts qui flottent là-dessus — et ils s'en vont boire cette eau pour se purifier. Ça n'a aucune logique, là ! Mais ils le font, ils ressortent de l'eau et ils sont purifiés ! Ça ne s'explique pas, mais c'est de même ! (dans Fortin, *Le Soleil*, 2009)

Cette ouverture à la différence de l'Autre nous laisse croire que Blanchet pourrait esquisser une représentation de l'altérité sans tomber dans les stéréotypes. En effet, comme le postule Victor Segalen, l'exotisme consiste en une « réaction vive et curieuse au choc d'une individualité forte contre une subjectivité dont elle perçoit et déguste la distance » (dans Moura, 1992, p. 134.) Blanchet cherche-t-il à remettre en question les préjugés ? Perçoit-il la différence sans l'intégrer dans un système de référence convenu ?

Méthodologie

Plusieurs chercheurs (Cogez, 2004 ; Rajotte, 2003, 2005) établissent trois principaux volets à tout récit de voyage : l'ailleurs, l'Autre et le Soi. Comme le rapport à Soi peut être exploité à travers les deux autres thèmes, nous articulons notre mémoire en deux chapitres.

Dans le premier chapitre, nous nous concentrerons sur deux stratégies récurrentes dans les récits de Blanchet. En effet, le but de notre travail ne consiste pas à énumérer et à

décrire de façon exhaustive toutes les tactiques déployées par le chroniqueur pour représenter l'espace. En fait, il s'agit de circonscrire la méthode principale de Blanchet. Pour ce faire, nous nous baserons sur deux articles de Pierre Rajotte : « Dire l'espace dans le récit de voyage : entre la proie et l'ombre » (2003) et « L'Orient dans les récits des voyageurs québécois de la seconde moitié du vingtième siècle : une expérience de déperdition de soi » (2005). À la lecture de ces articles, nous constatons que les écrivains remettent surtout en question les idées reçues positives sur l'espace (Rajotte, 2003, p. 216-217). Il s'agira donc pour nous de voir si Blanchet rejette les représentations traditionnelles de l'ailleurs. Puis, Rajotte étudie aussi le détournement du référent vers le voyageur. Cette stratégie permet surtout aux auteurs d'écrire à propos des émotions qu'ils ont ressenties en visitant un lieu (Rajotte, 2003, p. 219). Dans quelle mesure Blanchet parle-t-il de lui-même dans ses récits ? L'ouvrage de Montalbetti *Le Voyage, le monde et la bibliothèque* (1997) nous servira également à approfondir les deux procédés nommés ci-dessus.

Pour atteindre l'objectif de notre deuxième chapitre, sur la représentation de l'Autre, nous comptons nous référer à l'occasion au deuxième article de Rajotte (2005) ainsi qu'à l'ouvrage de Tzvetan Todorov, *Nous et les autres* (1989). Le chercheur y décrit le rapport que les Français entretiennent avec l'altérité au cours des siècles passés. Certaines réflexions des penseurs français et de Todorov nous permettront d'analyser la représentation de l'Autre dans la *Frousse autour du monde*. Le livre de Jean-Marc Moura *Lire l'Exotisme* (1992), plus particulièrement son chapitre sur les « Écritures de l'exotisme », sera utile. Moura s'intéresse aux procédés stylistiques que les auteurs

emploient pour décrire l'altérité : clichés, stéréotypes, artifice lexical. Nous analyserons les descriptions de Blanchet à l'aide des procédés identifiés par Moura. Dans « La perception de l'Autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle » (1996), Hans-Jürgen Lüsebrink dégage trois dispositifs psychologiques et anthropologiques qui régissent la perception de l'Autre et celle du Même (Lüsebrink, 1996, p. 51). Il explique que l'étranger peut être valorisé, dévalorisé ou que sa représentation peut être nuancée. Ces trois perceptions nous serviront de point de départ pour articuler notre chapitre. Enfin, l'ouvrage de Gérard Cogez, *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*, nous paraît également pertinent, puisque le chercheur étudie la représentation nuancée de l'étranger en s'appuyant notamment sur l'œuvre de Victor Segalen. Nous reprendrons quelques-uns des constats de Cogez afin de voir si Blanchet opte lui aussi pour cette façon de percevoir l'Autre. À la lumière de ces études, nous avons décidé d'articuler notre chapitre en trois parties : l'une sur les stéréotypes négatifs attribués à l'Autre ; l'une sur les préjugés positifs employés pour décrire l'Autre et sur les préjugés défavorables accolés au Même ; une dernière sur un mode de représentation qui cherche à dépasser le dilemme séculaire entre les stéréotypes positifs et négatifs.

Dans les deux chapitres de notre mémoire, des recherches sur l'humour nous guideront pour analyser les différents procédés utilisés par Blanchet pour dérider le lecteur. D'abord, l'étude d'Alain Guyot « (Dé)voy(ag)er : le rire de l'écrivain romantique en voyage, ou le genre subverti » (2005) nous permettra de constater que les Romantiques recouraient à des stratégies humoristiques pour amuser leurs lecteurs. En effet, les écrivains satirisent, ironisent ou « humorisent » (Guyot, 2005, p. 128). Il serait intéressant

de voir si Blanchet reprend les mêmes procédés qu'eux. L'article de Patrick Charaudeau « Des catégories pour l'humour ? » (2006) nous paraît pertinent dans la mesure où le chercheur explique que l'acte humoristique constitue une énonciation mettant en scène un locuteur, un destinataire et une cible (Charaudeau, 2006, p. 22). De plus, Charaudeau se penche sur les effets possibles du rire, nous reprendrons sa théorie pour analyser les effets du rire chez Blanchet. En outre, nous nous appuierons sur l'article de Jean-Louis Cabanès « La fantaisie et le grotesque : élément d'un double jeu » (2012) et sur celui de Catherine Rouayrenc « Rire carnavalesque et roman réaliste » (2012) afin de comprendre comment Blanchet recourt à des stratégies humoristiques pour travestir le réel. Un dernier ouvrage, celui de Simon Papineau, que nous avons déjà mentionné, nous servira pour cerner les principaux procédés humoristiques absurdes de Blanchet.

En outre, comme ces études sur l'humour se concentrent surtout sur des procédés humoristiques, nous compléterons notre réflexion avec l'aide de deux articles qui portent exclusivement sur le rapport entre l'ethnicité et l'humour. Le premier, de David Berry, « Ethnicité et humour : les Cadiens louisianais » (1992) permettra de comprendre les mécanismes qui servent à se moquer d'un groupe autre. Le second, « Humor, Race, and Rhetoric : "A Liberating Sabotage of the Past's Hold on the Present " » (2012) de David M. Timmerman, de Grant F. Gussman et de Daniel King, mettra en lumière de quelles façons les préjugés défavorables à l'Autre peuvent en fait servir à tracer un portrait positif de l'étranger.

En somme, dans chaque chapitre, pour chacune des stratégies retenues, nous rappellerons d'abord ce qui caractérise le mode de représentation traditionnelle pour ensuite analyser comment Blanchet mobilise et remet en question ce savoir reçu, avec quel effet et dans quel but. À la lumière de nos observations, nous pourrions démontrer la récurrence de certains procédés et évaluer s'il s'agit paradoxalement d'une « recette » visant à surprendre le lecteur.

Chapitre 1

La représentation de l'ailleurs dans *La frousse autour du monde*

Introduction

Selon Christine Montalbetti, « l'écriture du réel se heurte [...] sans cesse à l'hétéronomie du réel, et se découvre incompétente à le saisir. » (1997, p. 5) L'ailleurs fait l'objet de maintes descriptions dans les récits et les guides de voyage, sur des affiches publicitaires, à la télévision, etc. Le voyageur souhaitant mettre son expérience viatique sur papier compose nécessairement avec le défi que pose la représentation de l'espace. Pour surmonter cette contrainte, l'auteur doit prendre une position par rapport à l'ailleurs et trouver une façon de l'illustrer en recourant à diverses stratégies pour rendre le réel lisible. L'intertextualité, le passage de l'inconnu vers le connu, les illustrations et les photographies, les métaphores, la déconstruction d'idées reçues en constituent quelques-unes (Montalbetti, 1997 ; Rajotte, 2003).

Une première lecture de *La frousse autour du monde* permet de constater que Blanchet utilise la plupart de ces tactiques, sa façon de représenter l'espace est en ce sens on ne peut plus conventionnelle. Cependant, le chroniqueur interprète l'espace avec humour, ce qui donne une certaine originalité à ses récits. Avant d'analyser en détail deux procédés récurrents dans l'œuvre de Blanchet, voyons un exemple de l'un de ces procédés, soit la comparaison entre un lieu inconnu du lecteur et un objet familier : « Le procédé de la comparaison consiste très simplement à proposer un équivalent de l'objet inédit, en puisant dans le stock des objets qui appartiennent aux réalités familières du lecteur. » (Montalbetti, 1997, p. 177) Chez Blanchet, la réalité connue des lecteurs est le plus souvent incongrue. Ainsi, pour dépeindre le célèbre train à grande vitesse japonais, le

Shinkansen, Blanchet emploie des comparants convenus, mais fait aussi des analogies pour le moins inattendues : le train est

[s]uper confortable, beau à mort (profilé comme une fusée, reluisant comme un sou neuf, avec les mots « Ambitious Japan! » peints en bleu de chaque côté), il traverse la banlieue de Tokyo en moins de deux (un et trois quarts...), à 300 km/h, en faisant moins de bruit qu'une voiturette de golf conduite par un dentiste sourd à la retraite. À l'intérieur, quand tu regardes défiler le paysage, t'as l'impression d'être à bord d'une balle de fusil dans un gros plan de film de Tarantino. Cool. (Blanchet, 2009, p. 51)

La comparaison avec la voiturette de golf et la métaphore de la balle de fusil permettent certes au lecteur de s'imaginer les caractéristiques du train, mais elles ont aussi une visée humoristique. Selon Catherine Rouayrenc,

[o]n rit aussi d'une représentation du réel transformée surtout par la vision particulière que peuvent en donner les figures qui reposent sur une mise en relation. [...] [M]ais elles ne provoquent le rire qu'en fonction de ce dont elles permettent le rapprochement et de l'effet de surprise qui en découle. (Rouayrenc, 2012, p. 371)

Le rire est encouragé par les exagérations ainsi que par le surplus de détails donné par Blanchet. La comparaison avec la voiturette de golf semble comique, mais le lecteur risque surtout d'être amusé parce qu'un dentiste sourd à la retraite conduit le véhicule. Cette stratégie qui consiste à faire une analogie entre deux termes sémantiquement éloignés caractérise l'humour de Blanchet. Comme Lucie Joubert le mentionne, l'humoriste provoque le rire de son auditoire en incarnant ou en se référant à un objet saugrenu complètement décalé de la réalité (Joubert, 2002, p. 22). Par ailleurs, comme nous le verrons dans les pages suivantes, Blanchet amalgame la comparaison humoristique à d'autres stratégies de représentation de l'espace.

Deux procédés s'imposent tout particulièrement dans les récits de l'humoriste : la déconstruction des idées reçues et le détournement de l'ailleurs vers le voyageur. Avant Blanchet, des générations de voyageurs ont utilisé ces stratégies pour décrire l'espace. En quoi consistent-elles et comment Blanchet les utilise-t-il dans *La frousse autour du monde* ?

La déconstruction des idées reçues

Du copier-coller au rejet du déjà-vu : construire et déconstruire les idées reçues

Au XIX^e siècle, les écrivains voyageurs ont déjà amplement décrit l'espace, forgeant ainsi des idées préconçues sur l'ailleurs. À cette époque en effet, la littérature de voyage abonde et les récits des explorateurs des XV^e et XVI^e siècles, des commerçants et des missionnaires s'offrent aux lecteurs. Conséquemment, les écrivains des années 1800 ont accès à plusieurs écrits pour enrichir et préparer leur voyage. Aussi ces voyageurs appréhendent-ils le monde avec une vision préétablie de l'espace, qu'ils transmettent par la suite aux futures générations d'explorateurs et de lecteurs. Selon Rachid Amirou, le voyage a ses lieux « saints » qui sont sanctifiés par une élite formée notamment d'écrivains voyageurs, si bien qu'une certaine lecture de l'espace s'impose à chacun d'entre eux.

Une grande loi de la vision de la nature s'énonce, dès lors, implicitement : le paysage est affaire de *relecture*. Il s'agit de retrouver le texte (biblique, savant), le tableau (le pittoresque) et le mythe derrière l'étendue ; on se doit de confirmer ou de perpétuer une première lecture faite de préférence par des « autorités » en la matière, les peintres, les écrivains et les grands voyageurs. Il y a peu de « découvertes » dans le tourisme, il n'y a que de la reconnaissance et de la vérification d'images et de mots enfouis dans notre mémoire. (Amirou, 2012, p. 93-94, l'auteur souligne)

Autrement dit, les voyageurs se déplacent sur le globe et dans les livres avec la volonté de comparer les textes au monde. Ils offrent une variation de descriptions sur un thème commun : l'espace. Cette façon de rendre compte de l'ailleurs pose problème lors du siècle suivant, car les écrivains cherchent de plus en plus à se différencier de leurs prédécesseurs. La fin du XIX^e, marquée par l'avènement de la modernité, qui prône l'originalité et la subjectivité du sujet écrivain, entraîne un renouvellement des modes littéraires qui sont plus ou moins compatibles avec le recours aux topoï pour décrire l'ailleurs (Rajotte, 2003, p. 214).

Certains écrivains voyageurs de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle voient bien que la réalité ne correspond pas toujours à ce qu'ils lisent dans les textes. Par conséquent, pour varier la description de l'espace et par souci d'originalité, ces écrivains rejettent la façon traditionnelle de concevoir l'ailleurs (Rajotte, 2003, p. 215). L'abbé Henri-Raymond Casgrain déconstruit notamment la grandeur des cascates de Tivoli : elles « ne sont que de très petits filets d'eau [et] doivent bien plus leur réputation aux grands hommes qui les ont immortalisées qu'à leur beauté réelle. » (dans Rajotte, 2003, p. 215) Cette déconstruction de l'espace se poursuit à la fin du XX^e siècle. Jean-Paul Desbiens, par exemple, affirme en visitant le tombeau du Christ : « Il me semble que je n'avais aucune émotion. Suis-je trop intellectualisé ? Suis-je à sec ? Ai-je même la foi ? » (dans Rajotte, 2005, p. 21) Les voyageurs démantèlent ainsi une vision a priori positive de l'ailleurs, héritée de leurs lectures, pour différentes raisons (déception, recherche d'originalité, etc.). Ils donnent ainsi à voir autrement cet ailleurs. On le voit, la dynamique du voyage se métamorphose, les voyageurs prennent leur distance à l'égard

des idées préconçues véhiculées dans les récits de voyage des siècles précédents. Par conséquent, le genre viatique retrouve

sa puissance de révélation et devient, un peu comme à la Renaissance avec la découverte du Nouveau Monde, l'occasion « d'interroger le connu à partir de l'inconnu » [Maggetti, 2002, p. 625], d'adopter une démarche intellectuelle critique à l'égard de la civilisation occidentale. (Rajotte, 2005, p. 20)

En bref, cette stratégie consiste à remettre en question les idées reçues sur l'espace. Blanchet démantèle-t-il les présomptions positives et négatives des lieux touristiques avec humour ? Comment recourt-il à cette stratégie dans chacun de ses quatre tomes et de tout de même dérouter son lecteur ?

Déconstruction des représentations positives de l'ailleurs

À première vue, Blanchet semble lui aussi déconstruire les images positives des lieux diffusées par les guides touristiques, les ouï-dire ou l'imaginaire collectif. Il y parvient, entre autres, à l'aide de métaphores employées dans un but humoristique, de l'hypervalorisation du banal et de l'ironie. L'humoriste profite de son voyage au Moyen-Orient par exemple pour visiter deux endroits-clés de l'imaginaire et de la culture chrétienne : la mer Morte et le Jourdain. Même si ceux-ci s'inscrivent dans une économie de « gros tourisme » dont Blanchet ne raffole pas particulièrement, ce dernier est tout de même impatient de se baigner dans cette mer reconnue (Blanchet, 2013, p. 82). Pour la plupart des gens, la mer Morte évoque le topos de la salinité ; son taux élevé de sel est d'ailleurs mis de l'avant par les guides informatifs pour la distinguer des autres mers. Sur le site internet mer-morte.info, on insiste sur le fait que « les sels minéraux [que l'eau] contient sont une source extraordinaire de bienfaits pour la peau et l'organisme » ((s. d.) :

en ligne, La mer Morte). Plus encore, « découvrir la mer Morte, c'est indéniablement être dépaysé, voire bouleversé » (Mer morte, (s. d.) : en ligne, La mer Morte). Sur ce site Internet, comme sur les autres, on donne des détails sur l'étendue d'eau : « La mer Morte n'est pas véritablement une mer... C'est en réalité un lac d'eau salée d'une superficie d'environ 810 kilomètres carrés. » (Mer morte, (s. d.) : en ligne, La mer Morte) Selon le *Lonely Planet*,

flotter sur cette mer est une expérience unique au monde. [...] Au-delà de l'exercice de flottaison obligatoire, des bains de boue et de la relaxation dans une eau chaude et sulfureuse, ce littoral de 65 km de long est un lieu mythique. (Lonely Planet, 2013 : en ligne, Israël : la mer Morte)

Retenons donc de la mer Morte qu'elle est en réalité un lac, que son taux de sel est élevé et son eau, agréablement chaude et thérapeutique. Toutefois, Blanchet rapporte seulement dans sa description *a priori* du lieu la salinité hors du commun de la mer et le fait que s'y baigner constitue une belle expérience.

Dans les brochures touristiques, on raconte que l'eau de la mer Morte contient une densité quatre fois plus grande de sel que l'eau de la mer normale, et que c'est la raison pour laquelle nous y flottons. On la décrit comme « une expérience inoubliable ». (Blanchet, 2013, p. 82)

Peut-être Blanchet omet-il les autres informations puisqu'elles lui servent de tremplin vers ses blagues à différents moments de sa déconstruction. D'abord, il rectifie la nature de l'étendue d'eau, ce qui pourrait surprendre le lecteur qui ne connaît pas tous les détails de la mer : « Précision : la mer Morte n'est pas une mer, mais un lac. Et si on y flotte, c'est parce que c'est dégueulasse... » (Blanchet, 2013, p. 82) Il remet en question la salubrité de l'eau et le sentiment de bien-être qu'elle devrait procurer. La description de Blanchet s'inscrit en effet à l'inverse de celles que nous pouvons trouver dans les guides touristiques. Pour faire rire, le chroniqueur déploie surtout des figures d'analogie, plus

précisément des métaphores « impliqu[ant] parfois un “incongru référentiel” [Pierre Jourde, 1999, p. 31], une “défamiliarisation du quotidien” [Gilles Bonnet, 2003, p. 120] » (Cabanès, 2012, p. 272) :

Morte, la mer ? Oui, et depuis longtemps ! Vous avez déjà oublié un plat de nouilles au fond du réfrigérateur ? Elle a la même couleur que le poil qui pousse dessus, et l'odeur de ce qu'il y a dessous. Elle est chaude, inconfortablement chaude et la visibilité y est d'à peu près cinq centimètres. À la surface, t'as vraiment l'impression d'être un déchet qui flotte sur un gros bouillon de bouette. Je m'en suis mis une goutte sur la langue. Infect ? Non, ça ne goûte rien... mais ça brûle ! Comme de l'acide, ou du sang d'Alien. Et ce n'est pas du tout désinfectant. Des bactéries sont en effet capables de survivre à ce taux de salinité élevé. Et si vous vous aventurez dans l'eau avec une plaie ouverte, ne soyez pas surpris que votre blessure s'infecte et qu'on doive éventuellement vous amputer. (Blanchet, 2013, p. 82-83)

Le comique découle de la surenchère, du grand écart entre le comparé, un lieu somme toute prestigieux, et les comparants, qui n'ont rien de l'aura de la mer Morte. Blanchet transforme la mer en moisissure, puis en flaque de boue. L'exagération de la blessure qui s'infecte et le calembour fait avec le nom de la mer *Morte* sont également susceptibles de provoquer le rire. Ces figures de style créent une vision particulière du réel, ce qui contribue possiblement à déconcerter le lecteur (Rouayrenc, 2012, p. 371). Cabanès considère que, dans ces métamorphoses,

il faut surtout découvrir la transformation [...] de la dissonance fantaisiste en images grotesques. Le comique résulte ici d'une sorte d'abréviation, d'une réduction des êtres et des objets à un détail caractéristique, d'une condensation-concentration qui se complète d'une mise en relation de deux objets sémantiquement lointains. (Cabanès, 2012, p. 252)

Pour Blanchet, l'expérience inoubliable devient l'occasion d'un désenchantement. À la densité en sel de la mer sur laquelle flottent les baigneurs, il substitue l'image inattendue et grotesque du plat de nouilles. L'attention est portée sur la puanteur et la couleur, voire le goût de la mer plutôt que sur le topos de la salinité.

Cette stratégie qui consiste à déconstruire une idée reçue en affirmant son contraire et en ayant recours à des procédés humoristiques est reprise plusieurs fois par Blanchet dans ses récits, entre autres lors de sa visite du Jourdain. Néanmoins, pour décrire le fleuve, Blanchet n'utilise pas les représentations transmises par les guides de voyage, mais celles véhiculées par la culture chrétienne : dans le Jourdain « a été baptisé — par Jean-Baptiste — nul autre que Jésus Christ. » (Blanchet, 2013, p. 84) Nous pouvons confirmer que cela constitue le principal attrait du Jourdain, car sur le site internet du Ministère israélien du Tourisme, on peut lire que « [l]'exaltation de se trouver dans un lieu aussi authentique, où à un jet de pierre, Jean le Baptiste prêchait, impressionnera certainement les visiteurs d'aujourd'hui. » (Le Ministère israélien du Tourisme, 2011 : en ligne, L'expérience du Jourdain) On y mentionne aussi l'étroitesse du fleuve : « les deux rives sont si rapprochées qu'un avion de papier lancé d'une rive, [sic] atterrirait sans peine de l'autre côté. » (Le Ministère israélien du Tourisme, 2011 : en ligne, L'expérience du Jourdain) Blanchet fait abstraction, volontairement peut-être, de cette dernière information pour la réutiliser dans une blague ; nous y reviendrons. Pour déconstruire l'idée reçue que le Jourdain est un lieu merveilleux, le chroniqueur recourt encore à une métaphore au comparant démesuré. Il doute de la grandeur du lieu de baptême de Jésus : « Symbolique ? Oui. Mais cher, et plate à mort. Le fameux endroit, c'est un trou avec trois vieilles briques sous un abri Tempo. » (Blanchet, 2013, p. 84) L'allusion à l'abri d'auto étonnera assurément le lecteur dans la mesure où elle s'oppose à l'idée reçue et mythique du Jourdain authentique que nous présentent les guides touristiques. Blanchet reprend donc la même stratégie que celle qu'il déploie dans la description de la mer

Morte : il substitue une image inattendue et grotesque au lieu visité et surprend de cette façon son lecteur. En ce qui concerne le fleuve, Blanchet se sert d'une mise en scène avec

Jésus pour exagérer son étroitesse :

Moi, je sais aujourd'hui comment [Jésus] a traversé le Jourdain. Il a retiré ses sandales, il a retroussé sa robe, puis il a reculé de trois pas, pour prendre un élan, et hop, il a sauté par-dessus le cours d'eau. Parce que le Jourdain n'est pas un fleuve, c'est un ruisseau. (Blanchet, 2013, p. 85)

En fait, on peut croire que Blanchet oublie à dessein de rappeler l'étroitesse du Jourdain (ou le fait que la mer Morte est un lac) au début de sa chronique. En ce sens, il appert que, pour surprendre, Blanchet sélectionne l'information en gardant les renseignements les plus susceptibles d'étonner le lecteur pour ses blagues et ses déconstructions.

Les attraits touristiques sont souvent une source de déception chez Blanchet, qui reproduit le même système pour démanteler la grandeur des pyramides de Gizeh. Cette fois encore, Blanchet ne présente pas les pyramides à son lecteur, probablement parce que leur simple mention permet à la plupart des gens de se créer une image mentale bien précise. Une fois sur place, le monument en question déçoit Blanchet. Le principal procédé humoristique utilisé dans cette chronique appartient à l'humour absurde ; il s'agit de l'hypervalorisation du banal (Papineau, 2012, p. 42). Le concept banal valorisé dans cette chronique est la forme des pyramides. L'auteur s'exclame d'abord en voyant les monuments : « Hein ? C'est ça les pyramides ? » (Blanchet, 2013, p. 92) Si sa réaction peut dérouter le lecteur parce que les pyramides sont facilement reconnaissables, la réponse du chauffeur, quant à elle, risque de provoquer le rire par sa banalité : « Bien sûr ! As-tu déjà vu autre chose, toi, de gros en bas et de pointu au milieu ? » (Blanchet, 2013, p. 92) Pour que sa blague fonctionne, Blanchet répète la description du chauffeur.

Après avoir donné des détails sur le site, il écrit « que de l'extérieur, une pyramide a exactement l'air de ce que vous avez vu 100 000 fois. C'est gros en bas, et pointu dans le milieu. » (Blanchet, 2013, p. 93) Notons au passage l'exagération de l'auteur, qui ne manque pas de souligner son cynisme devant les attraits touristiques. Il réitère, pour pousser l'absurde plus loin, la phrase du chauffeur dans un court sketch : « - C'est beau les pyramides, hein, Monique ? /-Oui, Réjean, c'est beau. C'est comme des triangles, hein ? /-Ouais ! C'est gros en bas et pointu dans le milieuuuuuuuuu... » (Blanchet, 2013, p. 94)

Blanchet se sert également de l'ironie pour à la fois critiquer les attraits touristiques très populaires et susciter le rire du lecteur. Dans cette optique, il rappelle l'importance des monuments qui s'inscrivent dans la lignée du tourisme populaire :

Alors, j'ai touché du bout des doigts la pyramide de Chépos. Et subitement, il m'est venu l'envie de la prendre dans mes bras et de la serrer très fort, comme j'avais embrassé la Sagrada Familia à Barcelone. C'était comme si, d'un seul coup, tout mon être avait saisi l'importance de ce monument dans la psyché de l'Humanité. J'ai eu une bouffée de chaleur, un élan de bonheur et l'envie de stopper le temps, là, tout de suite, maintenant, pour savourer ce sentiment d'appartenir à l'Histoire. Pour un instant, j'avais cessé le cynisme qui m'empêchait d'admirer, et j'avais arrêté de faire graviter le monde autour de mon nombril. Pour un instant, j'avais lâché prise. Et dans le vertige, la formidable réalité m'avait rattrapé. J'étais, moi, Bruno Blanchet, à Gizeh, avec une pyramide d'Égypte au bout du doigt. Et je l'ai eu, mon petit feeling... Mon moment historique. Mon œil humide. Ma gorge nouée. Mon envie de pleurer. Et de hurler, en même temps. Je suis aux Pyramides ! La vie est extraordinaire !!! Allez. Coché de la liste. (Blanchet, 2013, p. 95)

Alors que cet extrait donne l'impression d'une prise de conscience de la part de l'auteur (il admire les pyramides et il a du plaisir malgré le côté touristique du lieu), il nous semble que certains indices indiquent l'ironie du voyageur. Le jeu de mot fait avec le

nom de la pyramide de Khéops nous permet d'abord de croire que le chroniqueur trouve que l'attrait touristique est *cheap* (Chépos). Le contexte laisse également croire que le chroniqueur écrit le contraire de ce qu'il pense, car juste avant d'affirmer qu'il est ému, et tout au long de sa chronique, il soutient que les pyramides n'ont rien d'extraordinaire. Selon Patrick Charaudeau, la première caractéristique de l'ironie « consiste en ce que l'acte d'énonciation produit une dissonance entre ce qui est "dit" et ce qui est "pensé". » (Charaudeau, 2006, p. 27) En outre, l'énonciateur fournit au destinataire des indices pour lui indiquer qu'il est ironique. Un troisième critère de l'ironie est que l'énoncé se présente toujours de façon positive, voilant ainsi la véritable appréciation, qui est négative (Charaudeau, 2006, p. 28). Plusieurs hyperboles, que nous interprétons comme des signaux ironiques, figurent dans l'extrait analysé : appartenir à l'Histoire parce qu'on touche à une pyramide, la bouffée de chaleur, le vertige, la *formidable* réalité, etc. L'ironie devient évidente quand Blanchet écrit que la vie est extraordinaire parce qu'il se trouve devant les pyramides (« Je suis aux Pyramides ! La vie est extraordinaire !!! Allez. Coché de la liste »). Les deux phrases exclamatives détonnent avec les deux dernières, froides et expéditives. Dans cette phrase, Blanchet montre le problème des voyages touristiques : le monde devient une liste d'endroits à cocher, un bien à consommer. Sitôt vu, sitôt coché de la liste. L'ironie de l'auteur renforce de cette façon sa déconstruction de la représentation traditionnelle des pyramides — et de tous les lieux que nous venons de présenter. Son message est clair : les lieux touristiques le déçoivent. Cependant, les voyages de Blanchet ne mènent pas uniquement à des déceptions. Il prend plaisir à explorer des lieux moins touristiques, qu'il apprécie davantage.

Déconstruction des représentations négatives de l'ailleurs

Dans la pratique du récit de voyage, les auteurs remettent principalement en question les préjugés favorables à l'espace, comme nous pouvons le constater à la lecture de l'article de Pierre Rajotte (2003, p. 215-217). Par contre, Blanchet, lui, présente surtout l'inverse dans ses chroniques. Il s'attarde notamment à redorer la réputation de lieux mal-aimés par les guides viatiques, les autres voyageurs ou lui-même. Dans une entrevue, le chroniqueur affirme : « la peur de l'inconnu, c'est un moteur » (*La Presse*, 2009). En effet, une lecture des quatre tomes de *La frousse autour du monde* permet de constater que Blanchet démantèle particulièrement le danger que représentent l'ailleurs et l'étranger — nous étudierons la remise en question de l'Autre dangereux dans le second chapitre. Blanchet s'y prend souvent de la même façon pour faire mentir les rumeurs sur l'espace. Lorsque celles-ci sont négatives, il offre d'abord une représentation du lieu qu'il tire d'un guide touristique ou d'un ouï-dire. Blanchet exagère ce portrait. Une fois sur place, il constate la fausseté de ce qu'il a lu ou entendu et rectifie la situation de différentes façons : il rit de sa naïveté, il montre son attachement au lieu ou il en décrit la beauté.

Cette stratégie constitue un *modus operandi* chez Blanchet et il l'exploite dès la deuxième chronique du premier tome. Lors d'un jogging sur une plage à Fidji, il croise deux dames accompagnées d'un « berger allemand, avec le choker entre les dents et tout le reste, vous savez le genre qui mange assurément des petits enfants » (Blanchet, 2008, p. 12). Le chien « se met à aboyer furieusement. » (Blanchet, 2008, p. 12) Les Fidjiennes lui

« conseille[nt] de rentrer immédiatement à [l']hôtel. La plage est très dangereuse le soir et [il va] sûrement [se] faire attaquer [s'il] ne rentre pas avant la nuit. » (Blanchet, 2008, p. 12-13) L'une d'elle confie à Blanchet « qu'elle ne sort même pas avec son chien, le soir... » (Blanchet, 2008, p. 13) Blanchet ajoute même qu'il « a dû parcourir trois kilomètres. Et que la noirceur tombe rapidement. » (Blanchet, 2008, p. 13) Sur le chemin du retour, il hallucine des ombres menaçantes et se sent épié. On le voit, pour dresser un portrait convaincant du danger, mais aussi pour faire rire le lecteur, Blanchet exagère plusieurs aspects de sa rencontre : la description du chien, le conseil des dames et la fatalité qu'il sous-entend. Selon Rouayrenc, l'exagération suggère une déformation du réel et « peut être comique du fait de sa gratuité et à proportion de l'écart entre la représentation que l'on se fait de la réalité et la déformation de cette réalité transposée par l'écriture. » (Rouayrenc, 2012, p. 370) Blanchet interprète l'espace en amplifiant le danger, ce qui produit un effet comique dès qu'il déconstruit la menace avec autodérision. Pour ce faire, il précise que l'attaque n'a pas eu lieu et que « les deux dames ont bien dû se marrer » : « Calvaire. Vous auriez dû me voir sprinter... Je faisais des flammèches sur le sable. » (Blanchet, 2008, p. 13) La peur partagée avec le lecteur donne à Blanchet une raison de rire de lui-même.

Le chroniqueur déploie aussi ce schéma à renversement dans plusieurs chroniques et le plus souvent il exagère d'emblée la représentation du lieu. À Johannesburg, il présente d'abord les aspects effrayants de la ville en se référant à un avertissement qu'il lit à l'aéroport et à des statistiques :

Enter at own risk. Entrez à vos propres risques. Voilà ce qui est écrit au-dessus des portes à l'aéroport. J'ignore qui a eu cette brillante idée, et

j'ignore s'il s'agit d'ironie, de zèle, d'humour noir ou de maladresse, mais c'est franchement une géniale introduction à l'Afrique du Sud. Seulement l'an dernier, 18 000 meurtres, 55 000 viols et 250 000 agressions ont été reportés dans le pays le plus riche du continent africain (Blanchet, 2010, p. 14).

Il poursuit en rapportant les titres des journaux et l'avertissement (un autre !) de la tenancière de l'hôtel où il réside. Le ton est donné, la ville de l'Afrique du Sud est dangereuse. Une visite sur le site internet du *Routard* confirme les statistiques citées par Blanchet. Cependant, il faut se rendre sous l'onglet « Santé et sécurité » pour retrouver ces renseignements (Le Routard, 2016a : en ligne, Santé et sécurité Afrique du Sud). La page d'accueil présente l'Afrique du Sud comme un pays ayant certes un passé tumultueux, mais qui est maintenant plutôt sécuritaire : « Qui aurait pensé que l'Afrique du Sud parviendrait à chasser ses vieux démons et retrouverait la voie de la paix civile et de la respectabilité ? » (Le Routard, 2016b : en ligne, Afrique du Sud) Pour démanteler l'image effrayante de Johannesburg, Blanchet présente la cité comme une ville bourgeoise, ennuyante, snob et raciste. Il exprime son sentiment : « Je ne me sens pas bien. Je suis complètement décalé. » (Blanchet, 2010, p. 146)

En quête d'aventure et de danger, le chroniqueur décide alors de s'installer en banlieue de Johannesburg, à Soweto, « LE ghetto. » (Blanchet, 2010, p. 147, en majuscule dans le texte) Pourtant, le voyageur affirme : « [l]e quartier Orlando Ouest de Soweto est à mille lieues du ghetto glauque auquel je m'attendais. » (Blanchet, 2010, p. 149) Il s'agit en fait d'une banlieue ordinaire où les gens ne barrent même pas leur porte : « Ha ! Moi qui croyais partir à l'aventure, explorer des territoires où l'homme blanc n'a pas encore posé le pied, je me retrouve chez ma matante Rachel en 1973, dans le bon vieux temps des

portes débarrées... » (Blanchet, 2010, p. 149) Ici, le comparé utilisé par Blanchet est mis en rapport avec un comparant rassurant. Déçu, le voyageur dit à un habitant : « Je n'ai pas l'impression d'avoir vu Soweto. *The real Soweto!* » (Blanchet, 2010, p. 151) Ceci confirme que le chroniqueur avait en tête une idée préconçue de la banlieue et qu'il recherche ce stéréotype. Il accepte donc qu'un homme rencontré dans un bar lui fasse visiter le « vrai » Soweto. Le chroniqueur relance son schéma de déconstruction en amplifiant ses peurs. Il hésite : « Je sens que je n'ai ni le taux d'ivresse ni le courage nécessaire pour affronter le "ghetto". Et je me demande sérieusement si je suis en adéquate compagnie » ; « J'arrive. Le temps d'ajouter "mourir" à ma liste de résolutions... » (Blanchet, 2010, p. 157) ; « Se promener par une nuit sans lune à Soweto, pour moi, c'est comme traverser un champ de mines en souliers à talons hauts : légèrement stressant et un chouia inconfortable. » (Blanchet, 2010, p. 159) Tout le long de sa marche vers le ghetto, Blanchet rappelle judicieusement à son lecteur qu'il se trouve dans une situation possiblement dangereuse en convoquant des comparaisons et des exagérations. Soweto est mis en relation avec un champ de mines, soit un comparant excessivement dangereux. Blanchet amplifie ainsi la menace pour tendre son schéma à renversement. Arrivé à destination, il est agréablement surpris par un quartier festif, accueillant et sécuritaire :

Nous passerons la nuit à faire la fête. Nous dormirons à 30 dans un bungalow pas plus grand que mon premier appartement. Le matin, nous nous réveillerons sur le plancher de la cuisine, au milieu de bouteilles vides, et nous irons nous asseoir sur le balcon, au soleil, pour manger les œufs qu'aura préparés mama. Je voulais voir le vrai Soweto. J'ai eu droit à bien plus. J'y ai vécu. (Blanchet, 2010, p. 161)

Blanchet amuse son lecteur en lui partageant ses craintes et en déployant des procédés rhétoriques dans un but humoristique, mais le dénouement de sa chronique a plutôt un

effet attendrissant. C'est en se mêlant aux autochtones que Blanchet découvre finalement un Soweto contre toute attente accueillant.

Blanchet déconstruit le danger de différentes façons, comme à Nairobi où il présente d'abord sa façon de voir la ville avant de parler de sa réputation. Il n'étonnera donc pas son public en affirmant qu'on se trompe sur cette ville.

À Nairobi, les rues sont pavées. Il y a des trottoirs de chaque côté. Et des plaques sur les bouches d'égout. Il y a des feux de circulation aux grandes intersections et, parfois, même, des conducteurs qui les respectent.

Sur la route, il existe de ces endroits dont vous n'entendrez jamais parler en termes affectueux, parce qu'ils sont détestables. [...] Or, peu importe que le malheur soit arrivé en 1960 ou le mois dernier, ou que ce soit carrément de la foutaise, les voyageurs adorent se raconter des peurs, et comme si elles étaient bien réelles en plus. (Blanchet, 2013, p. 152)

Ce dernier commentaire peut certainement être lu comme une mise en abyme : Blanchet adore également raconter ses peurs au lecteur et c'est justement ce qu'il fait en employant un schéma narratif à renversement pour déconstruire les idées reçues sur les lieux dits dangereux. Dans le cas de Nairobi, il rapporte les propos de voyageurs anonymes : « Au centre-ville, des jeunes l'ont saisi par les pieds, l'ont viré à l'envers puis ils lui ont vidé les poches sur le trottoir... » ; « je connais un Allemand, ils lui ont pris tous ses vêtements et l'ont laissé là, complètement nu, pendant que les autres passants riaient », etc. (Blanchet, 2013, p. 152). Blanchet reconduit des clichés avec un humour fortement imagé dans ces anecdotes grotesques. Les exemples sont trop extrêmes pour être vrais et Blanchet ne cache pas son exaspération dans une réaction tout aussi exagérée que les histoires racontées : « Cout'donc ! Après Nairobi, le déluge ?! » (Blanchet, 2013, p. 152) Son ton laisse croire qu'il critique les voyageurs qui amplifient les menaces que représente

l'ailleurs. Dans le *Lonely Planet*, on peut néanmoins confirmer les dires des voyageurs rencontrés par Blanchet :

Qui a peur du grand méchant Nairobi ? À vrai dire, la réputation de la ville est telle que, bien souvent, les voyageurs préfèrent limiter la durée de leur séjour dans la capitale. Rien de surprenant : une certaine nervosité s'empare du visiteur lorsque la nuit tombe et que les rues se vident. (Lonely Planet (2016a) : en ligne, Kenya : Nairobi)

Mais le guide dépeint tout de suite après les bons côtés de la ville et conclut que « [m]algré tous ses défauts, Nairobi ne manque pas de charme » (Lonely Planet, 2016 : en ligne, Kenya : Nairobi). Pour désamorcer le danger, Blanchet décrit à nouveau la ville telle qu'il la perçoit dans une énumération d'affirmations catégoriques : « Nairobi est moderne. Nairobi est propre. Nairobi est presque cool. Peut-être a-t-elle changé ? [...] On se sent franchement en sécurité. » (Blanchet, 2013, p. 153) Comme il le fait en déconstruisant la grandeur des pyramides de Gizeh, Blanchet indique ici à ses lecteurs de ne pas croire tout ce qu'ils entendent à propos de l'ailleurs. Il leur conseille de se faire une opinion par eux-mêmes pour profiter pleinement de ce que leur voyage peut leur apprendre.

Blanchet effectue le même schéma narratif à renversement lors d'une série de chroniques portant sur l'Afrique, dans lesquelles il raconte qu'il veut traverser une partie du continent en utilisant les transports locaux populaires. Ces déconstructions visent cette fois encore à critiquer les guides touristiques :

Selon un « guide » de voyage très populaire, notre plan de match est littéralement à jeter aux ordures ! D'abord, prendre le train entre l'Éthiopie et Djibouti City pourrait se révéler *une expérience éprouvante et/ou dangereuse*. [...] Et finalement, choisir de s'embarquer sur un navire de marine marchande pour traverser le Golf d'Aden jusqu'au Yémen est *déconseillé, si l'on préfère ne pas mourir noyé dans la vie, et/ou ne pas se*

faire capturer par des pirates. (Blanchet, 2010, p.15, l'auteur souligne.)

Pour dresser une représentation a priori du lieu, Blanchet paraphrase le guide de voyage qui évoque le danger pour décourager les voyageurs de monter dans ces moyens de transport. Les phrases en italique illustrent la distance que l'auteur prend avec les conseils du guide et en renforcent la critique. La menace que représente la traversée à bord d'un navire de marine marchande est démantelée selon le schéma à renversement étudié jusqu'à maintenant : Blanchet s'inquiète d'abord, en soulignant le piteux état du bateau. En fait, il semble exagérer l'allure de l'embarcation pour montrer qu'il est en danger. Finalement, une fois à bord, l'expérience est merveilleuse (Blanchet, 2010, p. 23, 26). Pour déconstruire la menace que représente le train, Blanchet réitère ce que lui reproche le guide. En plus d'être possiblement dangereux,

on raconte que *le train pour Djibouti est lent* : merci, mais on ne fait pas une course ! Que le train, *il est bruyant* : peut-être bien que oui, mais rien, mes amis, ne peut être pire que la musique à tue-tête dans les autobus éthiopiens ! Et que le train, *il est inconfortable* : pour 12 heures ? Allez, on s'en fout... [...] Mais pour 6 dollars ? Ça ne fait pas cher l'aventure ! (Blanchet, 2010, p. 16, l'auteur souligne.)

Blanchet superpose les représentations *a priori* et *a postérieure* du lieu pour bien montrer son désaccord. Il poursuit sa remise en question en soulignant que les transports plus lents ne sont pas nécessairement moins intéressants :

Tout à coup que, tchou-tchou, le train traverserait de grandes étendues désertiques où gambadent en toute liberté des gazelles et où broutent, paisibles, des chameaux sauvages, et que, tchou-tchou, nous pourrions ouvrir la porte du wagon pour nous asseoir dans les marches, délinquants, la chemise sur l'épaule et les pieds ballants, à regarder défiler le paysage, enveloppés par le vent, avec nos petites bières tièdes et notre gros joint de pot, et qu'au huitième arrêt, à la gare de paille d'un village sans nom, envahi par les enfants qui chialent, les bébés qui pleurent et les mamans et les grands-papas et les moutons, le train sifflerait trois fois et que, pour une seconde, nous ne voudrions être nulle part ailleurs au monde ? (Blanchet, 2010, p. 17)

Il ne nie pas que le train est lent et bruyant, mais il démantèle les conseils du guide en soulignant les belles surprises qui attendent les passagers du train : des paysages pittoresques, des villages inédits, du bonheur. Puis, dans cette déconstruction, Blanchet critique plus que les conseils du guide ; il remet en question les critères de sélection de ces recommandations : le confort, l'efficacité, la rapidité. Blanchet rappelle que le voyage n'est pas une liste de choses à voir le plus rapidement possible et qu'il est plaisant de prendre le temps d'admirer et de profiter du paysage : « Voilà ce qui aurait pu être écrit, si la vie accordait moins de temps à l'efficacité et un peu plus à la poésie. » (Blanchet, 2010, p. 17)

En somme, la déconstruction des idées reçues s'inscrit dans un schéma narratif à renversement. Lorsqu'il démantèle une présomption positive sur un lieu, le chroniqueur dresse d'abord la liste de ses attentes. L'étape suivante consiste à visiter l'endroit et à remettre en question la représentation traditionnelle à l'aide de procédés rhétoriques employés avec humour. Pour illustrer sa vision de l'ailleurs Blanchet recourt spécialement à des métaphores, à des hyperboles et à la survalorisation du banal, lesquelles provoquent souvent une impression grotesque. Ces procédés rhétoriques sont particulièrement susceptibles de surprendre le lecteur, puisque Blanchet offre une vision décalée et saugrenue de l'ailleurs. L'ironie est aussi utilisée pour montrer qu'un voyageur gagne à ne pas se limiter à quelques attraits très touristiques. Ainsi, en démantelant les idées reçues positives, Blanchet parvient dans une certaine mesure à être original. Le lecteur ne sait pas à quoi s'attendre, il pourrait être surpris par l'univers créé par Blanchet ou par la critique qui découle des déconstructions.

Quand il veut déconstruire des endroits réputés dangereux, Blanchet exagère la menace avec humour. Son démantèlement a un effet moqueur (l'auteur utilise l'autodérision pour souligner sa naïveté par exemple), attendrissant ou critique. Dans la majorité des cas, la menace est ensuite atténuée ou complètement évacuée. Par conséquent, un lecteur averti comprend vite que la dangerosité est bien relative et que l'auteur la déboulonnera dans les lignes à venir. Notre analyse a montré que Blanchet semble utiliser une « recette » pour essayer de surprendre son lecteur. Toutefois, *La frousse autour du monde* parvient à dérouter le lecteur dans une certaine mesure. On peut présumer en effet que les procédés rhétoriques que l'auteur déploie pour faire rire sont bien souvent efficaces. De plus, en remettant en question les idées reçues, il les dénonce et dote ainsi ses chroniques d'un volet critique. On peut presque l'entendre dire à son lecteur : « visite les endroits que *tu* veux et vas-y de la façon qui *te* convient ». Bref, le démantèlement des préjugés, parce qu'il est opéré avec humour et critique, fonctionne bien pour surprendre le lecteur. Une autre stratégie récurrente que déploie Blanchet consiste à détourner l'ailleurs vers ses émotions, ses impressions dans le but de dérouter le public.

Le détournement vers le voyageur

« Je parle éternellement de moi » (Chateaubriand)

Le défi que pose la représentation des lieux est parfois surmonté par un détournement du référent vers le narrateur. Plutôt que de décrire l'ailleurs, les écrivains optent pour une description des émotions qu'ils ont éprouvées en le parcourant. Cette stratégie semble efficace pour constamment renouveler l'originalité des récits de voyage, puisque le moi

subjectif représente une source inépuisable d'inspiration (Rajotte, 2003, p. 219). Ainsi, des auteurs délaissent les portraits objectifs de l'ailleurs et donnent à leurs textes une orientation autobiographique. Comme le mentionne Alain Guyot, « [l]e récit de voyage apportait au lecteur la connaissance du monde ; avec le romantisme, il lui montre qu'il n'a rien d'autre à connaître qu'une subjectivité, ses aventures, ses impressions, sa quête de soi ou de l'écriture. » (2005, p. 136) Les modes littéraires influencent nécessairement ce désir d'originalité. Par conséquent, « tous les jeunes voyageurs croiront exprimer leur propre émotion, alors qu'ils ne feront que reproduire le modèle mis en place par Chateaubriand. » (Montfort dans Rajotte, 2003, p. 219) Les auteurs en voulant partager leurs émotions créent en fait de nouveaux clichés et il devient difficile pour eux de se représenter hors des codes établis. Comment Blanchet s'y prend-il pour détourner l'espace vers lui-même ?

« *Je ne devais jamais parler de moi* » (Blanchet)

Avant d'entrer dans l'analyse des types de détournements les plus récurrents dans *La frousse autour du monde*, il convient de mentionner que Blanchet dirige de temps en temps l'attention du lecteur vers des souvenirs d'enfance ou de voyage, comme l'ont fait plusieurs voyageurs avant lui. Pierre Rajotte observe notamment que Faucher de St-Maurice réactive des images de son passé pour annoncer une exploration personnelle. Dans *De Québec à Mexico*, ce dernier rappelle sa carrière militaire à la place de décrire la ville de Mexico (exemple tiré de Rajotte, 2003, p. 219). Blanchet se souvient de ses voyages antérieurs et de son enfance lorsqu'il arpente les lieux. À titre d'exemple,

pendant une randonnée dans la jungle aux Philippines, le chroniqueur tombe face à face avec un chien enragé, qui lui rappelle sa peur des chiens :

Devant nous, donc, une piste étroite et boueuse [...] se faufile entre une petite maison et un berger allemand qui, vraisemblablement, n'apprécie pas la présence d'étrangers. Enfin, c'est ce que l'on pourrait penser à la vue du gros toutou : il grogne, il montre les dents et il a de la mousse au bord des babines. Des indices... [...]

Maître de mes émotions, à défaut d'être celui du chien, je prends une grande inspiration et je me répète les mots magiques, dans mon cerveau « Relaxe, Bruno. Les chiens jappent parce qu'ils ont peur. »

Depuis mon premier voyage dans les années 80, j'éprouve un sérieux malaise avec les chiens, particulièrement avec ceux qui ne parlent pas ma langue. J'essaye de me convaincre du contraire, mais je sais qu'au fond, c'est peine perdue. À l'époque, j'avais vécu une expérience traumatisante, avec une meute de bâtards enragés guatémaltèques qui m'avaient poursuivi, au lever du soleil, au bord du lac Panajachel. Ce qui devait être un moment de grâce s'est assez rapidement transformé en film de Stephen King.

Et je n'oublie pas ces choses-là facilement !

Faut dire que ma phobie ne date pas d'hier...

À l'âge de 6 ans, j'ai lâché la main de ma mère, sans avertissement, et j'ai traversé le boulevard Langelier en pleine heure de pointe parce qu'un gros chien avait jappé derrière moi sur le trottoir. Ma mère a rectifié les faits, récemment : il ne s'agissait pas d'un gros chien, mais bien d'un caniche.

« Un caniche ? »

– Oui, un caniche !

– Dis-moi au moins que c'était un caniche géant, maman !

– Non, Bruno. Un petit caniche. Avec un pompon. (Blanchet, 2013, p. 46-48)

Blanchet détourne l'espace vers un souvenir de voyage, puis vers un souvenir d'enfance.

Ainsi, cette chronique décrit la randonnée aux Philippines, mais relate aussi avec humour des anecdotes de la vie du globe-trotteur. Pour amuser son lecteur, Blanchet utilise un procédé d'autodérision, des comparaisons et des exagérations dans un but humoristique.

Le schéma narratif à renversement qui déconstruit la menace est également convoqué : le gros chien dangereux de l'enfance fait place à un petit caniche inoffensif. De plus, l'auteur ne revient pas sur le berger allemand dans les chroniques suivantes. On se doute

alors que le chien n'a pas attaqué Blanchet. Les détournements vers les souvenirs dans le reste des récits fonctionnent généralement de la même façon.

Le plus souvent, Blanchet détourne l'espace vers ses émotions et ses expériences corporelles. Comme de nombreux voyageurs avant lui, Blanchet intègre à son récit un horizon autobiographique dans lequel il « préfère tenir le rôle de personnage à celui de témoin oculaire, et où ses émotions et sa sensibilité passent avant la description de son itinéraire. » (Rajotte, 2003, p. 219) Les émotions que provoque l'espace chez ce protagoniste sont alors partagées avec le lecteur. Comme les récits de Blanchet sont humoristiques, le chroniqueur détourne également la description des lieux vers des expériences corporelles purement ludiques dans lesquelles son personnage se transforme en clown.

Le plan émotionnel

Blanchet utilise le détournement du référent vers le voyageur afin de partager les émotions qu'il ressent par rapport à l'espace. Le Zanzibar, un pays d'Afrique, provoque notamment une crise d'angoisse chez le narrateur. Pour surprendre son lecteur, Blanchet choisit d'exprimer son anxiété après avoir louangé les beautés de l'Afrique continentale, qu'il parcourt à vélo :

[L]ors d'une randonnée à vélo en direction de Nungwi, à la pointe nord de l'île, après avoir traversé des champs et des champs de clous de girofle, ivre du parfum de l'épice, je me suis arrêté d'un coup sec au bord de la route, et j'ai péti une *fuse*. Là, tout de suite, immédiatement, je n'avais plus envie de l'Afrique. Ou plutôt, je n'avais plus envie de l'Afrique continentale [...]. J'étais tanné. Fatigué des grands espaces jaunes et des cases et du vide au milieu. Assez. F-i-n-i. Le malaise me partait du ventre et me remontait entre les oreilles. Et le jugement était sans appel. Je ne t'aime plus, mon amour ! (Blanchet, 2010, p. 97)

Avec ce détournement, l'auditoire a une autre vision de l'Afrique que celle précédemment partagée par l'auteur ; les paysages que le chroniqueur trouvait si beaux deviennent tout d'un coup monotones. Blanchet traite en outre de ses sentiments avec humour. L'exagération du malaise de Blanchet, sa réaction disproportionnée par rapport au problème vécu, la personnification de l'Afrique en amoureuse délaissée pourraient toutes amuser le lecteur.

De la même façon, lors d'une visite au Québec, Blanchet substitue à la description de Montréal celle de ses émotions. Il explique qu'il craint de ne plus cadrer dans la société occidentale. Pour faire rire le lecteur, Blanchet parle de son anxiété avec autodérision. En ce sens, contrairement aux voyageurs qui rattachent le détournement à une certaine nostalgie, Blanchet s'en sert pour se moquer de lui-même.

Partir il y a quatre ans, pour toutes sortes de raisons, était troublant [...]. Et aujourd'hui, le retour à la maison me le semble tout autant. [...] Et dans votre univers, je sens que je serai désuet comme un vieux déchet poussiéreux. [...] Je n'arrive pas de la Thaïlande ou des Philippines, j'arrive de l'année 2004 ! (Blanchet, 2013, p. 55)

Blanchet opère le détournement dans le temps. À la place de parler du Québec ou de la Thaïlande, il partage son expérience de voyage et ses angoisses. La comparaison, surtout le comparant humoristique, fait un contrepoids aux émotions du voyageur.

Bien souvent, une séparation ou des retrouvailles avec un être cher déclenchent également des émotions chez Blanchet. Par exemple, il mentionne à quelques reprises son ami Big Pete, un Hooligan britannique imposant, qu'il croise de temps à autre en voyage. Blanchet détourne alors momentanément la description de l'ailleurs pour

raconter ses aventures avec Pete, les bons moments qu'il partage en sa compagnie ou comment l'Anglais évolue dans l'espace visité. Mais deux personnes en particulier occupent une place importante pour Blanchet et sont le sujet de plusieurs détournements. Il s'agit de sa conjointe et de son fils. Les détournements ont parfois un effet comique, d'autres fois ils émeuvent et permettent au lecteur d'entrer dans les détails de la vie du voyageur. Le périple n'est alors plus le centre des chroniques, car Blanchet raconte plutôt comment il occupe les lieux avec les personnes qu'il aime. En Thaïlande, il rapporte sa rencontre avec sa conjointe :

Parlant de la Thaïlande, saviez-vous que je suis passé 6 fois par Bangkok depuis 2 ans et demi, que ma copine est thaïe, qu'elle a 33 ans, qu'elle s'appelle Supak, qu'elle est propriétaire du café Internet où j'écrivais mes chroniques et que nous allons peut-être nous marier, bientôt, dans un temple bouddhiste (une histoire d'amour comme au cinéma) ? (Blanchet, 2010, p. 110)

L'auteur se montre tendre. Plus encore, les détournements vers Supak font voir aux lecteurs comment Blanchet tient à la Thaïlande. La représentation du pays semble indissociable de la vie sentimentale du voyageur. Dans les chroniques, l'auditoire sort du voyage et entre carrément dans l'intimité du globe-trotteur : « À Bangkok, ma copine Supak nous a loué une minuscule chambre dans un gentil quartier, et elle l'a toute décorée en... rose. "Notre petit nid d'amour darling !" Génial. » (Blanchet, 2010, p. 169)

Blanchet partage aussi les moments romantiques qu'il passe avec Supak, comme leurs vacances de Noël : « Ce matin, au réveil, ma belle Supak m'a offert une montre. La romantique, elle l'avait réglée à l'heure de la Thaïlande. Sawasdi Khap ! [...] Quel beau cadeau ! » (Blanchet 2013, p.10 du verso)

Blanchet consacre beaucoup de chroniques à son fils Boris. Lors du premier voyage de ce dernier en Thaïlande, l'auteur délaisse la description « du quotidien dans une grande ville asiatique » pour confier aux lecteurs son inquiétude et sa nervosité :

J'ai passé la journée sur Internet à vérifier l'état du vol, pour être bien certain de ne pas rater son arrivée parce que rien que de l'imaginer, là, tout seul, à l'horrible Suvarnabhumi (le nouvel aéroport de Bangkok ou « l'éléphant blanc », un monstre inachevé digne du Stade olympique de Montréal), j'en tremble. (Blanchet, 2010, p. 170)

Dans ce détournement, Blanchet fait entrer le lecteur dans son univers familial et personnel. Et même s'il garde un ton humoristique, notamment en comparant l'aéroport avec un monstre et en exagérant la prise de précautions, cette incursion dans sa vie intime est émouvante. « Je me suis exercé “au moment où nous nous revoyons à l'aéroport” devant le miroir et, chaque fois, j'ai éclaté en sanglots comme un bébé. Je sens que je vais avoir l'air d'une belle Madeleine, ce soir... », écrit-il (Blanchet, 2010, p. 171). Lors d'une chronique entière dédiée au départ de Boris en Australie, le contrecoup du détournement est encore d'attendrir le lecteur : « Je l'ai photographié alors qu'il marchait vers le taxi. Il était trop cool, mon enfant. On s'est serré la main comme des grands. Puis il est monté, en s'essuyant les yeux. Je me suis retenu autant que je l'ai pu, pour lui donner du courage. » (Blanchet, 2013, p. 199)

Blanchet utilise une autre façon originale d'opérer les détournements vers le narrateur. Il donne la parole à son fils en retranscrivant des extraits de leur correspondance par exemple. Dans ce cas, on sort de la description de l'ailleurs, et même du récit de voyage en tant que tel, parce que les courriels sont en marge des chroniques, ce qui donne l'impression qu'ils sont entièrement séparés du texte principal :

Boris a écrit : Salut Papa, je pense que ça va se passer plus vite que prévu. J'ai reçu mon visa de travail-vacances australien. [...] / Bruno a répondu : Pars-tu seul ? Tu m'inquiètes. / Boris a écrit : Avec qui veux-tu que je parte ??? / Bruno a répondu : D'accord... Mais on se donne rendez-vous à Bangkok, ok ? (Blanchet, 2013, p. 196-197).

De plus, lors du premier voyage de Boris, Blanchet le laisse écrire des parties de chroniques dans lesquelles le plus jeune raconte leur expérience asiatique : « Salut. C'est mon premier voyage en Asie, et mon premier voyage dans un pays chaud, si on exclut le Beach Club de Pointe-Calumet. » (Blanchet, 2013, p. 173) Au sujet de son père, Boris écrit :

On dirait qu'il est plus sérieux et, en même temps, plus fou qu'avant. Il a vieilli, mais il vit comme s'il avait 16 ans : il étudie, il travaille deux jours/semaine, il n'a jamais une « cenne », son appartement de Bangkok est plus petit que ma chambre à coucher, et ça n'a pas l'air de le déranger... Y'a pas l'eau chaude, pas le câble sur sa télé, pas d'ordinateur ni d'Internet et pas de téléphone : il dit que c'est son Asie à lui. (Blanchet, 2013, p. 173)

Dans cet extrait, Boris explique le mode de vie de son père en Thaïlande. Ainsi, un tiers opère le détournement vers le voyageur : Blanchet adapte la stratégie traditionnelle de façon originale en introduisant un autre narrateur dans son récit. Ces prises de parole à tour de rôle ont un effet à la fois attendrissant et humoristique.

Les détournements du référent vers le voyageur ont aussi une visée critique. Blanchet en profite pour donner son point de vue sur le rythme et le style de vie des Occidentaux, qu'il réproouve :

En initiant mon fiston au voyage, je souhaitais qu'il puisse être conscient des choix planétaires qui s'offrent à un Québécois de 22 ans [...]. J'escomptais qu'il y trouverait une option à l'existence telle qu'il la connaissait, qu'il se découvrirait un nouvel horizon, un point de vue peut-être plus éclairé sur le monde et sur la vie en général. Je voulais qu'il profite de la possibilité de devenir un homme libre

d'attaches, un baroudeur confiant, épris d'obstacles et d'inconnu.
(Blanchet, 2013, p. 198)

Certes, Blanchet écrit que les voyages forment la jeunesse. Or, il sous-entend aussi que la vie menée par la majorité des Occidentaux n'est pas compatible avec la liberté : le travail apporte son lot d'obligations, le mode de vie sédentaire constitue une barrière qui empêche les gens d'avoir un point de vue éclairé et juste sur le monde. Dans une chronique dédiée aux Québécois, Blanchet pose les questions :

qu'est-ce que tu fabriques entre 30 ans et 60 ans ? Tu ne bouges plus ? Est-ce que ton boulot te passionne à ce point ? Sais-tu que tu peux aussi être payé en yens, en birrs ou en roupies ? Aurais-tu une crainte soudaine de l'étranger ? [...] Te serais-tu acheté un truc que tu n'es pas capable de payer ? (Blanchet, 2013, p. 136)

À plusieurs reprises dans ses chroniques, l'auteur dit que le voyage permet de s'instruire, de découvrir d'autres possibilités, de se sortir d'un confort aliénant et matérialiste. La routine imposée par le travail est loin d'être la seule option qui s'offre à son fils, et à tout le monde. Blanchet est ainsi soulagé de montrer une autre option à Boris.

En résumé, dans les détournements vers le voyageur, Blanchet reconduit une stratégie convenue en parlant des émotions que lui procure l'espace. Ce volet de *La frousse autour du monde* reste néanmoins original, puisque Blanchet partage sa vie personnelle avec son lecteur et laisse la parole à ses proches. Le public de Blanchet pourrait être surpris s'il est ému en lisant les chroniques de voyage d'un humoriste. De plus, Blanchet profite de sa tribune pour donner son opinion sur le style de vie des Occidentaux. Le plus souvent, l'auteur amalgame le détournement à différents procédés rhétoriques comme l'exagération et l'autodérision. Ainsi, le globe-trotteur aborde ses angoisses, l'amour, sa relation avec son fils et il livre généralement le tout avec un ton humoristique. D'autres

détournements sont néanmoins purement ludiques. Blanchet mobilise l'espace par le grotesque de son personnage.

Le plan corporel

Bruno Blanchet, dans ses sketches à la télé, utilise son corps pour créer des personnages saugrenus, comme le mime El Mimo, Tite-Dent, le petit monsieur pas de cou. Dans *La frousse autour du monde*, il transpose cet aspect de son humour en détournant la description de l'espace au profit de remarques sur son apparence ou de mises en scène. Ceci donne l'impression que Blanchet se crée un personnage. Ainsi, à Dima, il exagère son allure avec une accumulation de détails physiques et avec une comparaison entre lui et le bossu de Victor Hugo :

Mes pantalons sont tachés de l'huile du dernier véhicule dans lequel j'ai avalé le kilo de poussière qui me pèse sur les poumons. J'ai les dents grises. J'ai les yeux rouges. Je pue la chèvre. Et je marche comme Quasimodo parce que le mauvais état des routes a eu raison des petits coussins que le Créateur a cru bon placer entre mes vertèbres. [...] Les gamins, lorsqu'ils m'aperçoivent, courent en hurlant se cacher dans les jupes de leur maman. Ils pleurent. (Blanchet, 2013, p. 132)

L'auteur informe le lecteur de certaines difficultés du voyage, mais il semble que la visée de cette anecdote soit de déclencher le rire. Surtout, ces descriptions réservées à l'aspect physique du chroniqueur permettent à ce dernier de faire évoluer son personnage de clown, puisqu'elles le désavantagent le plus souvent. La grande majorité de celles-ci ont pour but de se moquer de l'allure du chroniqueur : « [je suis] amanché en vieux backpacker un peu crado. » (Blanchet, 2009, p. 48) Alain Guyot remarque que les auteurs de récits de voyage humoristiques utilisent souvent l'autodérision : « quand par ailleurs il[s] se moque[nt], ce n'est guère que [d'eux-mêmes] ou de l'un de [leurs] proches. »

(Guyot, 2005, p. 131) On retrouve cette stratégie chez Blanchet. En fait, chaque fois qu'il se moque d'un autre voyageur ou des Autochtones, il est systématiquement ramené à la réalité. Au Japon « [p]endant que je suis là, à rire des clowns de cuvette, un regard se pose sur moi avec insistance. [...] "Excusez-moi, Monsieur, est-ce que c'est vous, le petit monsieur pas de cou ?" [...] J'allais oublier qu'en plus d'être un clown moi-même, je suis un vieux clown... » (Blanchet, 2009, p. 69) La même chose se produit aux îles Fidji après la centième plongée de Blanchet, alors que les filles du club lui font une ovation. Parmi elles, il y a Mavis, une demoiselle que le voyageur courtise :

J'improvise alors un petit pas de danse lascive pour les faire rire (depuis que je suis parti, je suis plutôt réservé, mais il suffit qu'il y ait un public et hop ! le bozo revient au galop) et pour faire mon sexy (vous devriez me voir le body : muscle, bronzage, pas une once de gras, je suis beau). Et c'est alors qu'en faisant ma danse du petit paon, espèce de con, bang ! je me cogne l'orteil sur une roche.

Pas à moitié. Ça fait « crac ». AYOYE ! La douleur est tellement soudaine, tellement intense, que là, drette là, devant mon fan-club de filles, devant la princesse à qui je fais la cour depuis deux mois, je perds connaissance et je pisse dans mes culottes. (Blanchet, 2008, p. 79)

Blanchet met en valeur son personnage de clown avec autodérision. L'exemple cité ci-dessus inclut aussi un schéma à renversement dans laquelle l'auteur passe de beau à ridicule.

D'autres historiettes du genre, souvent grotesques, figurent dans *La frousse autour du monde*. Par exemple, au Soudan, l'auteur se blesse et a un trou béant dans la jambe. Blanchet tourne au ridicule cette situation, somme toute tragique, à l'aide de la pantomime. Selon Jean-Louis Cabanès, l'un des vecteurs du grotesque consiste à utiliser son corps, « c'est le brouillage des règnes, l'abolition des frontières de l'humain et de l'animal, du vivant et du mort, et plus largement de l'idée même de limites, qu'il s'agisse

des limites corporelles, des limites du sujet, du possible et du réel. » (2012, 274-275)

Blanchet s’amuse à décrire des positions impossibles à tenir sous la douche, jouant ainsi avec les limites du corps humain :

Peut-on faire confiance à l’eau qui sort des tuyaux ? Moi, je me dis que ça doit grouiller de bébittes là-dedans. Alors, quand je me lave, j’évite de mouiller ma plaie ; c’est-à-dire que je me douche tout écartillé, en sautillant, avec le pied gauche dans les airs. – Hop les fesses ! Hop le dos ! Hop la bedaine ! Ajoutez à cela de l’eau toujours trop froide, et croyez-moi, vous obtenez un numéro du Cirque du Soleil. (Blanchet, 2013, p. 110)

Le détournement, ici purement ludique, vise surtout à faire rire le lecteur. Blanchet reconduit soit dit en passant des stéréotypes sur l’Afrique en croyant que l’eau est insalubre et en refusant de mouiller sa blessure de peur qu’elle s’infecte. Cela peut paraître contradictoire avec le plaidoyer qu’il livre contre les préjugés quand il déconstruit les idées reçues. Toutefois, il mobilise celle-ci de façon loufoque, c’est même le préjugé qui occasionne la scène grotesque. À la place de nous donner de l’information et des conseils sur la potabilité de l’eau au Soudan, Blanchet se sert de cet enjeu pour mettre en scène son personnage et amuser son lecteur. Il déploie l’autodérision et la pantomime, qui représentent d’ailleurs les principaux procédés humoristiques convoqués dans les détournements vers la représentation corporelle.

Une expédition de chasse aux îles Fidji représente un autre exemple de détournement vers une mise en scène du corps de l’auteur. Blanchet utilise l’autodérision pour faire sourire le lecteur :

Doug me jette un coup d’œil. Oh oh.
« *Go get it, Bruno !* » qu’il me lance, l’œil brillant.
Shit. Je remets le bout pointu devant. Je souffle un coup et je m’avance doucement, en chiant dans mon *sulu*. Alors que je suis en train de me dire

que je n'ai aucune idée de ce que je dois faire, le cochon, qui s'est libéré de l'emprise d'Apollo [le chien] — en fait, il lui a laissé son oreille —, décide de charger. Il fonce, droit devant. Et c'est quissé qui est là, vous pensez ?

Bibi !

Prenant mon courage à deux mains, je me sauve. Je me retourne et pars à la course. Je pile dans la boue et je perds mon running shoe. Ma jupette s'accroche à une branche et je perds mon *sulu*. Dans le temps de le dire, je suis « tout nu », dans la jungle, un cochon enragé sur les talons !

Un vrai cochon, une vraie jungle, un vrai gars tout nu qui court. Je n'y aurais jamais pensé à celle-là. (Blanchet, 2008, p. 69, l'auteur souligne)

Blanchet se prend ouvertement pour cible dans cet exemple. D'abord, quand il avoue sa lâcheté à deux reprises, puis en décrivant son manque de chance dans une gradation humoristique. Le dénouement de l'histoire paraît grotesque, et comme le souligne l'auteur, aurait très bien pu se retrouver dans un de ses sketches présentés à la télévision si seulement il y avait pensé. Blanchet recourt encore à l'autodérision et à la pantomime. Ce procédé « se caractéris[e] tout d'abord par la variabilité humorale des personnages » : le voyageur passe de l'excitation, à la peur, au désespoir ; « par une versatilité incessante, par le glissement rapide d'un tableau à un autre » (Cabanès, 2012, p. 272) : l'action de la scène se déroule très vite. Le comique est produit par « l'entre-deux d'un rire et d'un malaise sur lequel on n'a pas le temps de s'attarder. » (Cabanès, 2012, p. 272) Le lecteur ne sait trop s'il devrait compatir avec le voyageur qui vit une expérience déplaisante ou s'il devrait en rire. Les signaux humoristiques, néanmoins, sont susceptibles de soulever le rire de l'auditoire. À la place de décrire la chasse en bonne et due forme, Blanchet raconte l'anecdote insolite du chasseur chassé, créant ainsi un effet grotesque.

En résumé, avec les détournements vers le voyageur, Blanchet crée un espace privilégié où il peut parler de lui, faire évoluer son personnage sur un plan émotionnel — il se

montre tendre et sensible —, et corporel — son protagoniste est ridicule, maladroit et malchanceux. Ce dernier aspect du détournement représente une variante à la stratégie traditionnelle et est original, puisque les mises en scène ont un but purement ludique. Pour faire rire son lecteur, Blanchet utilise l'autodérision. L'auteur aime en effet rappeler à son public qu'il est un clown et qu'il ne se prend pas au sérieux. Il exploite également la pantomime lors de ses mises en scène, ce qui les rend grotesques. Les détournements vers le plan corporel représentent donc surtout un lieu propice au rire.

Conclusion

Dans le présent chapitre, nous avons essayé de comprendre dans quelle mesure Blanchet parvient à surprendre son lecteur. La déconstruction des idées reçues et le détournement vers le voyageur ne constituent pas les seules tactiques déployées par Blanchet. Toutefois, l'étude de ces deux stratégies nous a permis d'observer le système de Blanchet. Nous avons identifié deux types de déconstructions des idées reçues sur l'ailleurs. L'auteur, d'une part, démantèle des lieux généralement valorisés par les guides de voyage, notamment la mer Morte, le Jourdain et les pyramides de Gizeh. Dans un premier temps, il relate les préjugés favorables sur chacun de ces attraits touristiques, tantôt en citant un guide, tantôt en parlant de ses propres attentes. Dans un deuxième temps, il déboulonne la grandeur des lieux visités en exagérant la banalité de la réalité. Il déploie surtout des hyperboles et des comparaisons avec des comparants saugrenus et démesurés. Ces stratégies contribuent à brosser un tableau inattendu de la réalité, puisqu'elles créent un effet grotesque : l'ailleurs devient complètement insolite, ce qui pourrait étonner le lecteur. Il arrive que Blanchet recoure à l'hypervalorisation du banal

pour démanteler le prestige de certains lieux. Ainsi, le plus souvent, Blanchet opère de la même façon la remise en question des attraits touristiques : il présente la description *a priori* et la déboulonne en grossissant quelques caractéristiques banales. Cependant, puisque Blanchet génère une nouvelle perspective décalée de la réalité en déconstruisant la représentation d'un lieu touristique, cette stratégie paraît efficace pour dérouter le public.

D'autre part, les déconstructions des lieux réputés dangereux abondent dans les chroniques de Blanchet et s'inscrivent dans un schéma narratif à renversement qui se déploie aussi en deux temps. En vérifiant l'information sur l'ailleurs dans des guides touristiques, nous avons constaté que Blanchet exagère d'emblée le danger. En effet, si la plupart des guides consacrent quelques lignes pour signifier aux voyageurs qu'ils devraient être prudents, Blanchet, lui, insiste sur les menaces potentielles qui l'attendent. Au début de son schéma narratif, il déploie des procédés rhétoriques tels que des exagérations et des comparaisons débridées. Ensuite, il démantèle le danger, souvent en montrant comment l'endroit qu'il craignait est finalement inoffensif et accueillant ou en se moquant de ses peurs. Nous avons constaté que, pour déconstruire l'ailleurs réputé dangereux, Blanchet suit une « recette ». Certes, cette méthode s'avère assez efficace pour divertir le lecteur, mais, comme nous l'avons observé dans le premier type de déconstruction, et comme nous le verrons dans le second chapitre, elle est très présente dans les récits de Blanchet. Toutefois, en riant de lui-même parce qu'il a cru les idées reçues, Blanchet semble critiquer une façon de voyager. En jugeant l'ailleurs avec des critères de confort occidentaux, les voyageurs ne peuvent pas s'ouvrir sur le monde.

Blanchet a tout l'air de déployer ce schéma narratif à renversement pour faire comprendre à son lecteur qu'il a tout avantage à nuancer ses préjugés sur l'ailleurs. Par conséquent, Blanchet démantèle aussi une façon de voyager. Il réproche les touristes qui consomment, voire qui surconsomment, le voyage. Selon lui, mieux vaut prendre son temps et apprécier le monde que de le parcourir rapidement de peur de ne pas tout voir. Cet aspect critique est d'ailleurs récurrent dans *La frousse autour du monde* et revient notamment lorsque l'auteur détourne la description de l'espace vers ses émotions.

Les détournements de l'ailleurs vers le voyageur s'articulent de deux façons. L'auteur dirige parfois l'attention du lecteur vers des anecdotes corporelles. Celles-ci ont un but purement ludique, l'auteur met son corps à profit dans des saynètes. Le chroniqueur amuse principalement son public en se moquant de lui-même et en recourant à la pantomime, qui rend les chroniques grotesques. Cette tactique est originale, car les voyageurs tendent habituellement à partager les émotions qu'un lieu leur cause. Cette dimension se retrouve également dans les récits de Blanchet, qui attire l'attention de son lecteur vers ses émotions. Il évoque ses angoisses par rapport au voyage, à son retour au Québec par exemple. La principale stratégie déployée pour faire rire le lecteur est alors l'autodérision. Blanchet parle aussi de sa conjointe et de son fils. Cette dimension émotive, même si Blanchet l'amalgame le plus souvent à des procédés humoristiques, balance le récit, car l'auteur sort de son rôle de clown. De plus, les récits de Blanchet semblent véhiculer des critiques tant sur le voyage que sur le mode de vie des Occidentaux. À quelques reprises, Blanchet affirme qu'il est heureux de voir que son fils apprécie son mode de vie et qu'il trouve une autre possibilité à la vie sédentaire. Puisque

l'auteur partage ceci avec l'auditoire, il semble y avoir chez lui une volonté de sortir le lecteur de son aliénation confortable. Retrouve-t-on ces dimensions critique, humoristique et attendrissante dans les représentations de l'Autre ? Nous l'avons mentionné, Blanchet tend également à suivre une « recette » pour démanteler les présomptions sur l'étranger. Quels en sont les effets ?

Chapitre 2

La représentation de l'Autre dans *La frousse autour du monde*

Introduction

La représentation de l'Autre passe traditionnellement par trois grands archétypes qui se chevauchent à travers les siècles : elle peut être positive, négative ou nuancée. Ces trois approches, auxquelles il est toujours possible de rattacher des nuances et des variantes, ne sont pas aussi réductibles qu'on voudrait le croire. Les choses peuvent se décliner de plusieurs façons ou se juxtaposer. De plus, le regard que l'observateur pose sur l'étranger influence généralement celui qu'il pose sur sa propre société. Il arrive que les voyageurs perçoivent l'altérité négativement, tandis qu'ils valorisent le Même. À l'inverse, certains explorateurs représentent l'Autochtone positivement et dénigrent l'Occident. Dans les deux cas, l'une des manières de peindre l'altérité consiste à utiliser des stéréotypes qu'on attribue à l'étranger ou à l'observateur (Moura, 1992 ; Lüsebrink, 1996). Enfin, une dernière et plus récente approche permet d'éviter cet axe binaire et de nuancer la description de l'étranger. Les écrivains prennent conscience de l'impossibilité de comparer deux cultures. En raison de l'incompatibilité entre ce nouveau mode et le recours aux stéréotypes, nous nous pencherons sur deux procédés qui caractérisent bien cette tendance, soit l'altérité inversée et l'incompréhension mutuelle entre le Même et l'Autre (Cogez, 2004).

Blanchet utilise-t-il des stéréotypes ? Parvient-il à surprendre son lecteur en déployant une approche séculaire ? Remet-il en question les préjugés ? Ce chapitre s'articulera en trois parties, dans lesquelles nous étudierons respectivement les stéréotypes négatifs,

positifs et ce qu'on peut considérer comme un nouveau mode de représentation de l'Autre.

Les représentations négatives de l'Autre

L'Autre : dangereux et arriéré

Depuis plusieurs siècles, certains voyageurs portent un jugement négatif sur l'Autre et posent un regard positif sur le Même. Les perceptions et les représentations de l'étranger sont nécessairement influencées par un contexte social et culturel ; l'analyse de l'altérité doit tenir compte de ce dernier pour ancrer le texte dans les courants idéologiques d'une époque (Lüsebrink, 1996; Moura, 1992). À preuve, dès la fin du XV^e siècle, l'expansion coloniale et la montée du nationalisme génèrent des formes discursives influençant la production littéraire (Lüsebrink, 1996, p. 54). De cela résulte une ethnisation des « formes d'exclusion et de négation observables dans toutes les cultures, de manière plus ou moins aiguë[.] [Ces formes sont ancrées] dans des modèles de hiérarchisation des races et des ethnies » (Lüsebrink, 1996, p. 54). Ainsi, l'opposition des qualités raciales proposée par les pensées colonialiste et nationaliste détermine inévitablement les représentations du Même et de l'Autre (Lüsebrink, 1996, p. 55). Par ailleurs, celui-ci tend à être « "essentialis[é]" [...], fig[é] dans une différence radicale et généralement perç[u] et valoris[é] à travers une conception évolutive et téléologique des civilisations humaines. » (Lüsebrink, 1996, p. 55) En outre, l'étranger est diamétralement opposé au Même ; l'observateur détient les valeurs les plus hautes et cherche à les imposer à l'Autre (Todorov, 1989, p. 19). Dans les portraits de l'Autochtone, « au lieu de l'autre, on trouve la plupart du temps une image déformée de soi », puisque l'étranger ne représente qu'un négatif du Même (Todorov, 1989, p. 28). La littérature moderne et contemporaine, en

reproduisant, en bouleversant ou en réfractant les modes de perception de l'Autre, contribue à consolider cette tendance dans les imaginaires collectifs (Lüsebrink, 1996, p. 56). Par conséquent, la conception de l'étranger passe notamment par des stéréotypes. Bien souvent, il est grotesque, hypocrite, fanatique, menteur, voleur, et même enfant, depuis l'avènement de l'industrialisation ; les voyageurs considèrent les sociétés non développées comme primitives, retardées, inférieures (Rajotte, 1996, p. 100). Par exemple, les musulmans forment « un peuple dégoûtant, grouillant dans ses haillons » selon Joseph-Médard Émard (dans Rajotte, 1996, p. 99). Quand les auteurs déploient des stéréotypes, leurs descriptions de l'Autre risquent de devenir « incompetentes et intéressées » (Todorov, 1989, p. 28).

Cependant, les auteurs emploient la stéréotypisation à différents desseins. Elle peut notamment servir à faire rire l'auditoire. Les idées reçues défavorables, dans certains cas, valorisent le Même aux dépens de l'Autre (Barry, 1992). Cette démarche s'inscrit dans la même optique que les exemples cités plus haut. L'humour, s'adressant dans ce cas au groupe de référence de l'observateur, cible les membres d'une communauté jugée Autre. Ainsi « [s]oit en créant, soit en perpétuant des stéréotypes exagérés du collectif ethnique, l'humour [...] déforme la réalité ethnique au lieu de la souligner, nivelle les différences par des stéréotypes et, de fait, dévalorise l'idée d'ethnicité. » (Barry, 1992, p. 185) Par exemple, l'humoriste Justin Wilson interprète les Cadiens louisianais en parodiant leur façon de parler (« I gar-on-tee », « Lady and gentlemens » (Barry, 1992, p. 186)). Cette présentation crée une image péjorative des Cadiens en la personne de l'humoriste à la place de refléter leur réalité ethnique (Barry, 1992, p. 186). L'habillement de Wilson

renforce d'ailleurs le préjugé : il revêt une chemise blanche, des bretelles rouges, un chapeau de paille et une cravate western. Wilson associe ainsi les Cadiens à des ignorants, à des illettrés et à des rustauds (Barry, 1992, p. 186). À l'inverse, les stéréotypes défavorables peuvent être rejetés en étant exhibés, puis ridiculisés dans une énonciation humoristique, ce qui encourage de nouvelles perspectives de l'altérité. « Humor holds potential for breaking down and enabling audience members to move past stereotypes, fixed perspectives, and orientations. » (Timmerman, Gussman, King, 2012, p. 174). Se moquer d'un préjugé en l'exagérant ou en soulignant son incongruité peut signifier qu'on le rejette. Quand le rire cesse, « we are offered the opportunity to see these matters from a new perspective, one shaped by the recognition that our laughter has confirmed — a comedic form of coping. » (Timmerman, Gussman, King, 2012, p. 174) Timmerman, Gussman et King se penchent sur le fonctionnement de l'humour dans *The Boondocks*, une série pour adultes en dessins animés. Dans un épisode, l'oncle Ruckus, un Noir raciste envers les Noirs, découvre son origine afro-américaine. Le téléspectateur avait bien entendu cette information depuis le début. Le protagoniste se demande ce qu'il fera de ses journées, car il doit quitter son emploi. À ce moment, il déploie les stéréotypes :

So this is what I have to look forward to as a Black man, huh? Just sittin' around playing Play Station all day waitin' for the next Madden to come out? Maybe I should go out and put rims and all kinda goofy shit on my truck. [...] There's nothing to look forward to just a life of rap music and 40 oz. What am I supposed to do now, huh? Be somebody's babydaddy? Hang out at the corner all day and night? Shootin' dice, cops chasing me all the time, my body ain't made to handle a stun gun. (*The Uncle Ruckus Reality Show*) (Timmerman, Gussman, King, 2012, p. 177)

Dans cette énonciation, l'Oncle Ruckus énumère un grand nombre de stéréotypes attribués aux Noirs. Le public s'aperçoit de l'improbabilité des appréhensions décrites par

Ruckus. Leur simple accumulation les exhibe et les ridiculise. Ainsi, l'auteur de la série, par le biais de Ruckus, amène le téléspectateur à se questionner sur le bien-fondé des préjugés. De cette façon, le refus du stéréotype a généré une nouvelle perspective (Timmerman, Gussman, King, 2012, p. 174).

Comment Blanchet déploie-t-il des stéréotypes négatifs dans *La frousse autour du monde* ? Comment articule-t-il la représentation de l'Autre pour surprendre son lecteur ?

Les représentations négatives de l'Autre dans La frousse autour du monde

La réflexion d'un auteur sur l'altérité est, nous l'avons dit, influencée par son milieu. Chez Blanchet, les représentations négatives de l'Autre proviennent probablement des médias et de la culture. En effet, comme nous le verrons, Blanchet mobilise des stéréotypes séculaires et convenus : il associe l'Autre au danger, à l'hypocrisie, au mensonge, à la barbarie, à la corruption et au primitivisme. Comme ces différentes idées reçues se recoupent bien souvent dans *La frousse autour du monde*, nous déclinons cette section en deux parties. La première se penchera sur les stéréotypes qui relient l'étranger, de près ou de loin, au danger. Puis, l'Autre « retardé » retiendra notre attention. Dans les deux cas, nous observerons si Blanchet cherche à déconstruire les idées reçues, comme il le fait avec les lieux dangereux. Les stéréotypes négatifs de l'altérité s'imbriquent-ils dans le même schéma narratif à renversement ?

L'Autre dangereux

La frousse autour du monde porte bien son nom : nous l'avons montré dans le premier

chapitre, l'auteur se met en scène dans des situations potentiellement risquées pour captiver son lecteur. Pour représenter l'altérité, Blanchet rappelle, dans un premier temps, l'idée reçue qui associe l'étranger au danger. Après tout, ce préjugé imprègne notre imaginaire social. Cependant, l'auteur a l'air de vouloir parodier la menace, car il exhibe les préjugés à outrance à l'aide de situations tirées des guides de voyage et de rumeurs entendues sur la route. Par exemple, Blanchet semble s'inspirer d'un conseil du *Lonely Planet* destiné à Kuala Lumpur. Sous la section « Dangers and annoyances », on peut lire :

The most common scams involve *seemingly friendly locals* who invite you to join rigged card games, or shops who trick travellers into buying large amounts of gold jewellery or gems at elevated prices. *Anyone who accosts you in the street asking 'where you come from' or claiming to have a 'relative studying abroad' may be setting you up for a scam – the best option is not to reply at all.* (Lonely Planet, 2016b : en ligne, Dangers & Annoyances, nous soulignons.)

Blanchet déploie la stratégie du schéma narratif à renversement à Kuala Lumpur. Un homme « souri[ant] » prénommé Jamil aborde le globe-trotteur pour se renseigner sur son origine. Blanchet a le réflexe de se demander « qu'est-ce qu'il veut me vendre, celui-là ? », car il présume que l'Autre désire s'en prendre à lui et à son argent (Blanchet, 2008, p. 92). Le voyageur répond néanmoins. En apprenant la nationalité de Blanchet, Jamil s'exclame que sa sœur vient tout juste d'emménager au Canada et que sa mère, inquiète, aurait besoin que quelqu'un la rassure. Méfiant et croyant à une escroquerie (peut-être a-t-il lu lui aussi l'avertissement du *Lonely Planet* ?), Blanchet pense : « Ouf. J'en ai entendu des bonnes, mais celle-là, j'avoue, chapeau ! » (Blanchet, 2008, p. 93) Le chroniqueur ajoute même : « Quand ces choses-là vous arrivent, inconsciemment, vous faites l'inventaire de ce que vous avez sur vous : 150 ringgits (l'équivalent de 50 dollars

canadiens), aucun document important, aucune carte [...], une bouteille d'eau et un plan de la ville. » (Blanchet, 2008, p. 93) Cette précaution est probablement humoristique dans la mesure où la réaction de l'auteur paraît exagérée. L'énumération indique, dès les premières minutes de la rencontre, l'injustice des présomptions que Blanchet met en place. Il met en exergue le préjugé en associant l'homme à une menace. L'auteur ne chercherait-il pas à briser la rigidité des stéréotypes par le rire en les étalant de la sorte ? Puis, la représentation de l'Autre glisse vers des stéréotypes plus positifs. La bonté et l'innocence caractérisent Jamil : « Il a quelque chose de doux. Quelque chose de... Bambi. » (Blanchet, 2008, p. 93) Blanchet décide donc de suivre Jamil jusqu'à chez lui, même s'il doute qu'il se rend dans un appartement pour consoler une vieille femme.

Après une dizaine de minutes de marche [...] nous arrivons devant un bâtiment du type dont j'ignore si je suis derrière ou devant. Au troisième étage, il pousse une porte (?), qui s'ouvre sur une cuisine (?), où une femme fait cuire de la nourriture (?). Il lui explique quelque chose en malais et la femme, réjouie, me fait passer au salon ; elle revient au bout de cinq minutes avec ce que je crois être la maman : une vieille dame courbée d'à peu près deux mille ans et qui doit mesurer trois pieds, dépliée. Elle lève la tête et m'offre le plus beau des sourires édentés. Elle s'assoit. Jamil me tape sur l'épaule. Go ! J'avais le plancher. (Blanchet, 2008, p. 92-93)

L'insécurité et la méfiance du globe-trotteur transparaissent dans le texte par une énumération ponctuée de points d'interrogation. Finalement, l'apparition de la dame en question achève de démanteler les craintes de Blanchet. Jamil a dit la vérité, il n'est plus l'homme louche et potentiellement dangereux décrit dans le *Lonely Planet*. En exagérant la menace de l'Autre et en renversant la situation, Blanchet semble vouloir signifier à son lecteur que la méfiance envers les étrangers est souvent tributaire de préjugés qu'il importe de nuancer.

Blanchet utilise souvent ce genre de renversement dans ses chroniques. Ainsi, pour se rendre de la Thaïlande au Cambodge, il embarque dans un *slow bus* qui emprunte la route six, supposément « commanditée par les compagnies d'avion de la Thaïlande qui verseraient chaque année un tas de fric au gouvernement cambodgien pour qu'elle ne soit pas entretenue. » (Blanchet, 2009, p. 79) Le chroniqueur actualise un poncif de l'altérité, la corruption. En outre, il associe l'Autre au danger : « Le transport routier serait, semble-t-il, géré par des gangsters qui prennent en otages les passagers des autobus et font en sorte que tout le monde débarque à l'hôtel qui a payé la cote aux bandits. » (Blanchet, 2009, p. 80) Blanchet détient ces renseignements d'une « rumeur » transmise par un voyageur qu'il rencontre dans le *slow bus* (Blanchet, 2009, p. 79). D'ailleurs, selon cet homme, le guide de l'autobus serait un bandit parce qu'il cacherait « un pistolet dans son sac. » (Blanchet, 2009, p. 80) Les deux rumeurs paraissent tellement saugrenues qu'elles sont susceptibles d'amuser le lecteur. Au moyen de ces oui-dire, Blanchet exagère certains clichés de l'altérité pour mieux les tourner en dérision par la suite. De cette façon, l'auteur démantèle les préjugés avant même d'opérer le renversement. Pour dérider l'auditoire davantage, Blanchet utilise des hyperboles et des gradations dans le reste de sa chronique. Par exemple, parce qu'il répond sèchement à un homme qui le somme de séjourner à une auberge en particulier, il s'imagine que ce dernier essaiera de l'attaquer pendant la nuit. Ici, l'exagération et l'élément final de l'énumération ont une visée humoristique : « passer la nuit avec porte et fenêtres bien barrées, sortir discrètement le lendemain au lever du soleil, partir pour le Brésil et changer de sexe. » (Blanchet, 2009, p. 81) Cette amplification remet en question les préjugés sur l'Autre : Blanchet présente des solutions extrêmes et décalées de la réalité parce que les

stéréotypes attribués à l'Autre le sont tout autant. En effet, les poncifs et la peur de l'auteur sont mis en évidence en étant exagérés, ridiculisés avec l'humour et, enfin, rejetés. Le globe-trotteur renverse tout de même en bonne et due forme l'image négative de l'Autre : « Le lendemain matin, surprise ! Le fameux bandit de la veille n'était qu'un sympathique employé de l'hôtel, et pas gangster pour deux sous ; et l'endroit, chaleureux, était tenu par une famille ravissante. Pas de fusil. Pas de violence. Pas de père. » (Blanchet, 2009, p. 81) Dans cette anecdote, tout indique que les stéréotypes sont déployés pour être par la suite mieux renversés au moyen de l'humour. L'Autre n'est plus corrompu ou dangereux, il est gentil et accueillant.

En Mongolie, Blanchet déploie le même schéma, mais avec un dénouement différent. Un homme ivre, croisé dans une ruelle inquiétante, tente de lui frapper la tête contre un mur. Dans la description de l'attaque, l'auteur emploie des stéréotypes, des procédés humoristiques qui désamorcent le danger (Blanchet, 2009, p. 32). Plus tard, quand l'agresseur vient offrir une bière à Blanchet en guise d'excuse, ce dernier le rejette :

« *Go away you crazy bastard !* » Je tenais ma baguette de billard serrée et j'étais prêt à lui en crisser un coup avant de rentrer le 14 au side. Désolé, les bonnes âmes, mais... Plus de pardon. Plus de patience. En voyage, on a beau découvrir le monde, s'ouvrir aux autres cultures, etc., le fait est que, *peace and love mon cul*, les mèches rapetissent à mesure que les voyages s'allongent. Voilà. (Blanchet, 2009, p. 33)

Pourquoi Blanchet adopte-t-il cette attitude avec le Mongol ? Chose certaine, il affirme que sa posture de voyageur ne l'oblige pas à tout accepter. Blanchet rejette l'homme parce qu'il juge ses agissements inacceptables. On peut penser

qu'il aurait rejeté un Québécois dans des circonstances semblables. Il ne module donc pas sa réaction en fonction de l'altérité de l'étranger. Autrement dit, il ne rejette pas l'Autre en raison de sa différence, mais plutôt parce que l'étranger a mal agi, ce qui témoigne d'une approche plus nuancée.

Cette façon de démanteler les préjugés connaît peu de variantes et, en ce sens, il y a sans doute lieu de parler de « recette ». Nous n'avons exemplifié que quelques extraits, mais l'auteur reproduit ce schéma narratif à renversement et le déconstruit de la même façon dans les quatre tomes de *La frousse autour du monde*. Blanchet cherche, systématiquement, par le biais de l'humour, à renverser ou à nuancer les idées reçues véhiculées par la culture et les médias occidentaux. Cette façon de faire devient redondante. Elle est en effet si présente qu'un lecteur averti ne sera pas surpris que Blanchet mette en question les situations dans lesquelles l'Autre présente un danger.

L'Autre arriéré

L'Autre n'est pas seulement associé au danger. Les traditions colonialiste et nationaliste ont longtemps entretenu le mythe que l'Occident est plus avancé que l'Orient. Blanchet reconduit cette idée dans certaines chroniques, bien qu'elle soit considérablement moins présente que celle qui associe l'Autre au danger. L'auteur imbrique souvent ce stéréotype dans le même genre de schéma narratif à renversement que nous avons vu précédemment. En exagérant les présomptions sur l'Autre, Blanchet les remet en question. Ainsi, quand le voyageur se blesse au Soudan, un bon samaritain l'amène à l'hôpital. L'auteur doute immédiatement de l'efficacité de la médecine africaine. Il rappelle donc des idées reçues

sur l’Afrique en caricaturant les remèdes qu’il appréhende qu’on lui propose pour guérir sa jambe : « Un hôpital soudanais, c’est jojo... Ils vont me mettre des sangsues là-dessus ? Ils vont me faire boire du jus de vautour, en piquant des aiguilles dans une poupée ? Ils vont avoir un os dans le nez ? » (Blanchet, 2013, p. 109) Blanchet déploie des stéréotypes extrêmes pour amuser le lecteur, mais probablement aussi pour le faire réfléchir. Il amplifie les poncifs de l’exotisme pour montrer que ceux-ci doivent être nuancés. Le renversement s’opère dès que l’humoriste entre dans l’hôpital : « L’endroit est propre comme un sou neuf » ; « Le docteur arrive aussitôt. Un vrai gentil docteur avec un stéthoscope autour du cou. Fiou ! Ce n’est pas aujourd’hui que je vais me faire soigner vaudou. » (Blanchet, 2013, p. 109) Le voyageur insiste sur la rapidité et sur l’efficacité des services hospitaliers : « [le docteur] me fait immédiatement passer aux rayons X. Dix minutes plus tard, mon cliché confirme qu’il n’y a rien de brisé », « Le tout n’aura duré que 30 minutes. » (Blanchet, 2013, p. 109) Non seulement les médecines soudanaise et occidentale se ressemblent, mais en plus le tout se déroule beaucoup plus rapidement en Afrique qu’au Québec : « Je suis au royaume des urgences ! Avouez que vous êtes jaloux... » (Blanchet, 2013, p. 109). On le voit, que les stéréotypes négatifs concernent l’Autre ou l’espace, Blanchet les remet en question de la même façon.

Néanmoins, le schéma narratif varie dans certaines chroniques : l’auteur déconstruit le stéréotype pour le remobiliser aussitôt. En Chine par exemple, avant de présenter ses attentes sur les Chinois, Blanchet affirme que ses deux compagnes de randonnée ressemblent aux jeunes adultes occidentaux (Blanchet, 2008, p. 164). Il partage ensuite ses préjugés :

En débarquant en Chine, je m'attendais à rencontrer de vieux communistes gris (avec des calottes laides et des pantalons bruns) et des jeunes droits comme des piquets, tous pareils, qui attendent en ligne, qui dansent en ligne et qui pensent en ligne. Voilà ti-pas que je tombe sur ce duo d'étudiantes « too much », deux belles jeunes femmes épanouies, modernes, pas du tout « barrées à 40 », allumées, critiques et insoumises au rouge régime. Surprise Mononc' ! (Blanchet, 2008, p. 166.)

Blanchet démantèle une vision archaïque de la Chine. Le décrochage volontaire créé par la mention de la danse en ligne, et plus encore par la répétition de l'expression « en ligne » donne l'image d'une Chine aliénée, soumise, voire arriérée. L'expérience du terrain surprend et réjouit Blanchet. Il tient en ce sens un discours plutôt valorisant sur l'Autre.

L'auteur remobilise rapidement le stéréotype de l'Autre retardé. Juste avant de quitter la Chine, il dit se sentir rejeté par les Chinois et il ne comprend pas pourquoi étant donné qu'il a essayé de s'intégrer, notamment en apprenant les rudiments de la langue et des mœurs (Blanchet, 2009, p. 28). Cette remarque laisse sous-entendre que les Chinois l'ignorent sans raison. Comme les Asiatiques ne tiennent pas compte des efforts que l'auteur a faits, ce dernier rejette lui aussi les Chinois et décide de ne pas revenir en Chine, reproduisant ainsi une posture séculaire qui consiste à écarter ce qu'on ne comprend pas. D'ailleurs, il ne rappelle pas à son lecteur qu'il a passé un bon moment avec les deux jeunes femmes et d'autres Chinois. Il semblerait donc que, pour soutenir son point, Blanchet se concentre uniquement sur un aspect négatif de son voyage en Chine. Il mobilise alors le stéréotype de l'Autre arriéré en riant des « groupes de madames endimanchées [qui font] de l'aérobic sur de la techno poche », des « gens qui promènent leur chien en marchant à reculons » et de ceux « en pyjama deux pièces en

flanelle le samedi soir sur un grand boulevard (faudrait leur dire que c'est pour dormir...)» (Blanchet, 2009, p. 28-29). Ces descriptions sont humoristiques, mais il semble que Blanchet ne les utilise pas pour déboulonner les préjugés, comme il le fait dans d'autres chroniques. Avec ces plaisanteries, il vise possiblement la dérision, qui « disqualifi[e] la cible en la rabaisant. » (Charaudeau, 2006, p. 37) Selon Roch Carrier, la véritable rencontre avec l'Autre présuppose une forme d'empathie, sans quoi l'observateur ne reproduira que des poncifs de l'exotisme (dans Rajotte, 2005, p. 25). Il importe par ailleurs de décrire la réaction que le voyageur produit dans le regard de l'Autre (Rajotte, 2005, p. 25). Certes, Blanchet relate ce que sa présence suscite chez l'étranger, mais son expérience chinoise montre somme toute un manque d'empathie. Puisqu'il ne comprend pas pourquoi les Chinois le rejettent, il les dénigre. Son attitude témoigne ainsi d'une approche séculaire qui s'inscrit dans un axe binaire de représentation de l'altérité.

En somme, à quelques exceptions près, le schéma narratif déployé par Blanchet vise le plus souvent à remettre en question les stéréotypes de l'Autre menaçant et arriéré. Pour ce faire, l'auteur exagère les préjugés. Ceux-ci deviennent la cible de l'humour ; Blanchet les grossit, les moque, les tourne au ridicule avant même de les démanteler explicitement. Cette approche, bien qu'elle génère de nouvelles perspectives en déboulonnant des idées reçues négatives, ne débouche pas nécessairement vers un nouveau mode de perception de l'Autre, puisque l'étranger devient bien souvent accueillant, gentil, bon. Sa représentation est en ce sens plutôt positive et convenue. L'image de l'Autre passe donc par deux pôles ; de la dévalorisation à la valorisation. En outre, l'étude de la

déconstruction des préjugés défavorables sur l'Autre nous confirme que l'auteur déploie souvent le même schéma narratif à renversement et des stratégies humoristiques aux effets semblables pour remettre en question une idée reçue négative sur l'Autre ou sur l'espace. En ce sens, nous croyons que Blanchet ne parvient pas à éviter l'emploi d'une « recette » pour surprendre son lecteur.

Les représentations positives de l'Autre et la dévalorisation du Même

L'Autre : gentil et sensuel ; le Même : inadapté et grossier

L'Autre attise la curiosité, il *fascine*, « en particulier pour l'esthétique et les formes et conditions de vie différentes » qui lui sont octroyées (Lüsebrink, 1996, p. 52). Depuis les grandes découvertes du XV^e siècle, les écrivains voyageurs produisent de nombreux discours sur l'étranger, qui englobent « aussi bien la littérature qu'une multiplicité de genres et de pratiques culturelles : tels l'exotisme, le primitivisme », etc. (Lüsebrink, 1996, p. 52). Avec cette approche, l'observateur place encore en relation dichotomique l'Autre et le Même (Moura, 1992, p. 105). Se dessinent en effet, dès les premières relations de voyage, l'idéalisation des sauvages et leur « contrepartie obligée, la critique de notre société » (Todorov, 1989, p. 303). Or pour l'observateur occidental, cette façon de représenter l'Autre constitue un moyen détourné d'imposer ses valeurs à l'Autre. Le portrait positif de l'Autre devient en ce sens un outil de réflexion sur la société occidentale, et non un tableau objectif de l'altérité, car les Occidentaux attribuent des valeurs qu'ils jugent honorables à des sociétés qu'ils connaissent peu. Ils dépeignent l'étranger en contre-valeur exemplaire de l'Occident. Pour ces raisons, il importe, lors de

l'étude des représentations de l'altérité, de prendre en compte le contexte socioculturel dans lequel les descriptions de l'Autre sont énoncées (Moura, 1992, Lüsebrink, 1996).

Des stéréotypes, comme le bon sauvage et la femme sensuelle, figent généralement les portraits de l'Autre en un ensemble de traits caractéristiques qui le limite à des « éléments concrets ou moraux » qu'on lui attribue (Moura, 1992, p. 101, 104). Par exemple, le baron de Lahontan publie un récit de voyage en 1703. Dans le troisième volume de cet ouvrage, *Dialogues curieux entre l'Auteur et un Sauvage*, le baron présente un dialogue philosophique entre lui et un Huron nommé Adario. Le bon sauvage est égalitariste, minimaliste et naturaliste (Todorov, 1989, p. 305). Il se caractérise par sa pureté, son ignorance du mal. Il vit dans « [u]ne nature sauvage, fraîche et lumineuse [qui] protège des existences simples et heureuses » (Moura, 1992, p. 105). Cependant, ce portrait ne saurait être réaliste : « la connaissance recule à l'arrière-plan dès que Lahontan décide de faire des Hurons un idéal pour nous » (Todorov, 1989, p. 305). La description des sauvages est en effet une « inversion symétrique, l'antipode parfait » de la société européenne. En ce sens, le stéréotype du bon sauvage ne contribue pas à tracer un portrait juste de l'altérité.

L'Autre se voit attribué plusieurs autres stéréotypes, notamment celui de la sensualité (Moura, 1992, p. 105). Le stéréotype de la femme sensuelle provient du XVIII^e siècle et est influencé par l'immense succès de la traduction des *Mille et une Nuits*. Le livre contribue à la formation d'une vulgate orientale, dans laquelle s'imbriquent l'érotisme et le mystère (Moura, 1992, p. 105). Chez Loti par exemple, la féminité et la lubricité de la

femme orientale fascinent le voyageur. Ce dernier s'intéresse à l'Autre en raison de sa féminité et de sa sensualité (Todorov, 1989, p. 348). Toutefois, en représentant l'Autre comme un bon sauvage ou comme un être sensuel, l'observateur tombe inévitablement dans l'ethnocentrisme (Bruckner, 1982, p. 163). « Nous glorifions le rustique tropical parce que nous savons d'emblée ce que nous venons y chercher, des trésors de sagesse, des abîmes de sincérité et de détachement » en oubliant que, lors d'une rencontre culturelle, il est impossible de penser d'avance son résultat (Bruckner, 1983, p. 164). Le voyageur transforme l'Autre, qu'il idéalise, en spectacle, en fantasme ou en figure rhétorique ; « on ne bénit chez l'autre que le négatif de notre société » à des fins idéologiques (Bruckner, 1983, p. 165). Par conséquent, les écrivains occultent l'Autre, car les représentations qu'ils en font sont sommaires : « Si l'on souhaite idéaliser une société, il ne faut pas la décrire de trop près » (Todorov, 1989, p. 304). Toutefois, comme cela arrive quand l'Autre est dévalorisé, les auteurs peuvent employer l'humour pour mettre en évidence le caractère dérisoire de certains stéréotypes et proposer une nouvelle perspective. Blanchet utilisait cette tactique pour démanteler l'image négative de l'altérité. Qu'en est-il lorsque le voyageur valorise d'emblée l'étranger ?

La valorisation de l'Autre s'accompagne parfois d'une dévalorisation du Même dans les écrits viatiques. En effet, lors de la seconde moitié du XX^e siècle, en vertu d'une altérité inversée, les écrivains se conscientisent de plus en plus par rapport à l'effet qu'ils produisent sur l'étranger, et cela les renvoie à leur propre altérité (Rajotte, 2005, p. 24). Ainsi, certains voyageurs se sentant observés et jugés cherchent à transcrire dans leurs écrits l'effet qu'ils créent chez l'Autre. Ce dernier acquiert un « "droit de regard sur le

regard" [Moussa, 1995, p. 60], [un] droit de penser sur la pensée » (Rajotte, 2005, p. 24) : « [I] est fasciné par quelque chose en moi que je ne saisis pas : je me sens vaguement E. T. ! », écrit Michel Lemieux dans son *Voyage au Levant* (1992) (exemple tiré de Rajotte, 2005, p. 26). Or, l'Autre « apprend au voyageur à mieux regarder, à mieux voir » les lieux visités en lui servant de guide (Rajotte, 2005, p. 25). Par conséquent, plusieurs constatent leur ignorance et admettent qu'ils dépendent de l'étranger. Les voyageurs délaissent l'attitude conquérante du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Entrent alors en scène les stéréotypes défavorables qui concernent le Même et qui indiquent une « dégradation de l'image du Même » (Rajotte, 2005, p. 26). Roch Carrier en témoigne dans cette interrogation : « Qui suis-je pour croire qu'un ordinateur est plus compliqué à dompter qu'un chameau ? Moi, pauvre Voyageur d'Amérique diplômé, souvent je suis découvert illettré, barbare, grossier, dans plusieurs pays du monde. » (dans Rajotte, 2005, p. 26) Les préjugés traditionnellement attribués à l'Autre (naïveté, ignorance, barbarie, grossièreté) caractérisent maintenant le voyageur occidental (Rajotte, 2005, p. 26).

Dans les chroniques de Blanchet, les représentations positives de l'altérité s'accompagnent-elles d'une comparaison avec le Même ? Blanchet, lorsqu'il se trouve inadapté, se dénigre-t-il ? Nous étudierons d'abord les stéréotypes associés à l'Autre, puis ceux accolés au Même. Blanchet parvient-il à dérouter son lecteur avec ces deux tactiques ?

Les représentations positives de l'Autre dans La frousse autour du monde

Blanchet emploie deux stéréotypes positifs pour décrire l'Autre dans *La frousse autour du monde*. Il s'agit de celui du bon sauvage et celui de la femme sensuelle. Avant de plonger dans l'analyse, mentionnons que le contexte social et culturel duquel est issu Blanchet, influence les portraits de l'étranger. Lors de la seconde moitié du XX^e siècle, le flux d'échanges d'informations et d'images s'intensifie en raison de la mondialisation, des phénomènes de masse, de la diffusion de la télévision dans toutes les sociétés et toutes les couches sociales. Ces échanges renforcent les processus de stéréotypisation de l'Autre (Lüsebrink, 1996, p. 62). Les images produites par les publicités touristiques, par exemple, sont extrêmement réduites. En effet, comme des stéréotypes façonnent ces représentations, ces dernières ne peuvent être complètes. Il en va de même des paratextes d'œuvres littéraires qui suivent une logique de marketing culturel et de promotion commerciale (exemples tirés de Lüsebrink, 1996, p. 62). Il ne serait donc pas surprenant que Blanchet ait été exposé à des images présentant l'Autre comme un bon sauvage ou un être sensuel. Parallèlement, différents médias décrivent le Même comme un individualiste, un surconsommateur, un privilégié. Dans la société contemporaine occidentale, tout est sensé, calculé, programmé, ordonné (Papineau, 2012, p. 140).

Le bon sauvage

Dans ses chroniques, Blanchet actualise deux éléments de la figure du bon sauvage : l'homme de la nature se caractérise par les qualités que nous avons présentées plus haut, mais également par des traits positifs, comme la gentillesse et la générosité. Généralement, pour amplifier ces qualités, le globe-trotter mentionne la situation tendue

du pays dans lequel vit l'Autochtone. En outre, Blanchet compare, le plus souvent de manière implicite, sa société à celle de l'Autre. Par exemple, dans une chronique dédiée à la tribu des Bajau aux Philippines, l'auteur met seulement en lumière les qualités des étrangers. Les membres de la communauté vivent en harmonie avec la nature : « Quand j'ai parlé de l'eau potable, [les femmes de la tribu] m'ont pointé l'île, et le ciel. Quand j'ai parlé de bouffe, elles m'ont pointé la mer. » (Blanchet, 2013, p. 37) En raison de leur mode de vie simple, le chroniqueur leur attribue une grande liberté : « Il m'a semblé que ces Bajau étaient plus libres que démunis, même sans passeport et sans pays... » (Blanchet, 2013, p. 37). Blanchet n'ignore pas la pauvreté des Bajau : « Lorsqu'on parle de laissés-pour-compte, ces nomades remportent la palme. » (Blanchet, 2013, p. 37) Il connaît également la situation politique instable du pays : il doit visiter l'île avec « 6 soldats » « armés jusqu'aux dents » (Blanchet, 2013, p. 36). Malgré tout, dans les yeux du voyageur occidental, les Bajau sont plus libres que démunis parce qu'ils vivent très simplement et sans souci. En fait, Blanchet n'en sait rien, il ne peut que supposer que cette tribu se trouve au-dessus des problèmes qui la touchent. La référence à la conjoncture politique du pays renforce la valorisation des Autochtones. Blanchet tire des conclusions sur la tribu (elle est heureuse, libre), mais il ne perçoit pas la totalité de leurs problèmes ni de leur mode de vie. Il n'a accès qu'à une infime partie de ces gens. Ainsi, Blanchet projette ses propres valeurs sur l'Autre. De plus, le voyageur termine sa visite « par une sortie, au coucher de soleil », il compare l'archipel à « une carte postale » (Blanchet, 2013, p. 37). Ces poncifs de l'exotisme accentuent l'image du bon sauvage mise en place par Blanchet.

Au Soudan, Blanchet dresse le portrait du bon sauvage en deux temps. Dans une chronique, il attribue à l'étranger toutes sortes de qualités qui semblent faire défaut aux Occidentaux. Dans l'autre, il déploie la même stratégie, mais il rappelle en plus la violence qui sévit au Soudan. Dans un des deux textes, Blanchet associe le Soudan à un paradis terrestre : son ami Modi « marche [...] en direction du soleil » pour trouver des dattes fraîches (Blanchet, 2013, p. 103). Il compare l'oasis du désert à « un jardin miraculeux, où [on] ne serai[t] pas surpris de voir apparaître Adam et Ève » et « à l'Éden » (Blanchet, 2013, p. 104, 105). En plus de vivre dans un paradis terrestre, l'Autre se voit accorder des qualités valorisées par l'auteur. Ce dernier, Modi et d'autres Soudanais doivent composer avec le déraillement de leur train. Blanchet s'étonne de ne constater que « [p]ersonne ne panique. Il n'y a AUCUN signe d'impatience » chez les passagers (Blanchet, 2013, p. 103, en majuscule dans le texte). La surprise de Blanchet pourrait signifier qu'il n'imagine pas cette scène possible au Québec ou ailleurs en Occident. Plus tard, Modi et Blanchet voient des enfants se baigner dans un ruisseau et le voyageur s'inquiète parce qu'aucun parent ne les surveille. Modi lui explique qu'au Soudan, les jeunes appartiennent à tout le monde. Puisque les deux hommes représentent les deux seuls adultes sur place, la responsabilité de chaperonner les baigneurs leur revient. À ce moment, à l'aide d'une antithèse, le voyageur valorise les Soudanais en leur accordant des qualités qui rappellent celles du bon sauvage : « Quand on parle de la pauvreté du continent noir, on oublie trop souvent d'évoquer les grandes richesses du peuple africain : la patience, la générosité, et ma foi, une belle sagesse... » (Blanchet, 2013, p. 105) Pour compléter le portrait, Blanchet décrit Modi qui cueille des dattes pour les autres passagers du train. L'accumulation de qualités des Soudanais et l'utilisation de

clichés pourraient être interprétées comme une exagération. Cependant, Blanchet ne remet jamais en question la bonté de ce peuple. Nous croyons donc que le globe-trotter souhaite valoriser les Soudanais et les comparer aux Occidentaux. En fait, le parallèle entre les Africains et les Occidentaux devient explicite quand Modi reproche à Blanchet d’être « trop blanc » pour croire qu’il y a des dattes dans le désert (Blanchet, 2013, p. 104). Pour faire rire son lecteur, Blanchet fait un calembour avec le nom de son ami et il remet immédiatement en cause la remarque en disant qu’il ne voit pas l’oasis en raison de sa myopie : « Trop blanc ? Ah, toi, mon Modi ! C’est peut-être aussi parce que j’ai oublié mes lunettes dans le wagon ! » (Blanchet, 2013, p. 104) Pourtant, à la fin de la chronique, Blanchet s’avoue lui-même, à la blague, trop blanc pour l’endroit : il s’étend sur le sol, mais « [c]inq minutes plus tard, il faut que je me lève, car les mouches et les fourmis me rendent fou ! Et parce que j’ai une soudaine peur paranoïaque des serpents... Dieu que je suis trop blanc ! » (Blanchet, 2013, p. 105) Même si Blanchet semble se moquer de la remarque de Modi, il admire néanmoins les Soudanais pour les caractéristiques qu’il leur attribue. En ce sens, la figure du bon sauvage a pour effet, dans cet extrait, de valoriser l’Autre et d’opposer les qualités et les actions des Soudanais à celles de l’auteur et de sa société.

Dans l’autre chronique, Blanchet admire encore les Soudanais. Juste avant de les présenter, il met le lecteur en contexte en lui décrivant la situation de la rencontre avec humour. Le rire ne cible pas directement l’étranger, mais plutôt les événements ou l’auteur lui-même :

Avec difficulté, enjambant les corps comme dans une partie de Twister, je me trouve un coin. Que dis-je, un « rat-coin » ! Entre une malle et un tuyau sur lequel court une grosse coquerelle. Je réprime un frisson. Puis, je tente ma chance. J'essaye de me fourrer dans le trou. Peine perdue. Faudrait que je puisse mettre mes jambes derrière ma tête et que je me débarrasse de mon bras gauche. Avec l'épaule. (Blanchet, 2013, p. 97)

L'auteur souhaite amuser son auditoire avec une comparaison, un calembour et une pantomime qui rend la situation grotesque. Pour montrer la gentillesse de l'Autre, Blanchet s'étonne qu'un homme lui propose son aide. Le Soudanais « réveille tous les passagers de notre section en distribuant des claques. [...] Je suis gêné. Personne ne rouspète. On s'écarte et on me fait une grande place [...]. On me sourit. Une dame en profite pour m'offrir un bout de pain. » (Blanchet, 2013, p. 97) La gêne de l'auteur indique sa surprise : il ne s'attend pas à ce que les gens partagent l'espace. On peut imaginer qu'il est décontenancé parce que des Occidentaux ne céderaient probablement pas leur place. Ainsi, Blanchet compare l'Autochtone implicitement et avantageusement au Même. Pour valoriser l'Autre de plus belle, Blanchet s'étonne de la situation politique du pays : « Quand je pense que le Soudan est au 120^e rang du palmarès des pays les plus pacifiques, tout juste devant l'Irak, je me dis que ça ne doit pas être à cause des Soudanais. En tous les cas, pas ceux-là. » (Blanchet, 2013, p. 97)

Il arrive que la mise en parallèle entre Blanchet et l'étranger soit explicite. Au Bangladesh par exemple, le Québécois constate la générosité de la famille de son ami Jalal. Pendant une fête religieuse : « Toute la journée, [sic] se succèdent à la porte quêteux et démunis qui viennent déguster un plat chaud ou quérir un sac de viande fraîche. » (Blanchet, 2009, p. 159) Le voyageur admire ouvertement le geste de ses hôtes et affirme que tout le monde devrait s'en inspirer. Jalal répond : « Et si moi j'avais faim,

demain, me laisserais-tu entrer chez toi, Bruno ? » (Blanchet, 2009, p. 159) Blanchet a une hésitation qui le trahit, et Jalal lui fait remarquer : « Tu as encore du travail à faire dans le domaine du cœur, l'ami Bruno... » (Blanchet, 2009, p. 159). L'énoncé de Jalal s'adresse-t-il seulement à Blanchet ? Il semble que le *tu* ne représente pas seulement Blanchet, mais la société occidentale en général. À l'aide d'un exemple particulier, Blanchet compare les Nord-Américains aux Orientaux. Et l'opposition tourne à l'avantage des Orientaux.

En bref, Blanchet actualise la figure du bon sauvage en deux temps. D'abord, l'homme de la nature a plusieurs qualités que Blanchet amplifie parfois en faisant référence à la situation politique du pays. Puis, l'auteur montre que le Même est inférieur à l'Autre. Cette mise en parallèle se traduit le plus souvent par la surprise du Québécois devant les gestes de l'étranger. Cette façon de voir l'Autre, même si le voyageur prend en compte plusieurs aspects problématiques du pays et déploie des procédés humoristiques, reste stéréotypée et convenue. Le chroniqueur nuance peu son tableau de l'altérité. D'ailleurs, l'humour ne semble pas remettre en question les poncifs, car ceux-ci ne sont pas amplifiés et exhibés par l'auteur. Les hyperboles, les exagérations et les autres procédés visent plutôt le paysage, une situation ou Blanchet lui-même.

La femme sensuelle

Un autre stéréotype séculaire reconduit dans les récits de Blanchet est celui de la femme sensuelle. La plupart du temps, quand le globe-trotteur décrit les Autochtones, il s'attarde à leur physique et aux canons de beauté de chaque pays. Aux Philippines, par exemple,

lors d'une randonnée en montagne, le voyageur croise un « groupe de femmes âgées » issues d'une tribu. Il les compare à des « [A]mazonnes », mobilisant de cette façon un lieu commun de la sensualité féminine (Blanchet, 2013, p. 52). Le reste de la description porte uniquement sur leur apparence physique : elles sont « splendides », ont les « cheveux longs », « une simple jupe sombre » et des « tatouages élaborés, du bout des doigts jusqu'à la clavicule ». « Elles étaient si belles ! » (Blanchet, 2013, p. 52) Pour tracer le portrait des femmes, Blanchet emploie des clichés qui frappent l'imaginaire. Les dames voilées yéménites se font elles aussi épier par l'auteur, qui tente de « voler l'ombre d'un cou, le profil d'une lèvre, un sourire » (Blanchet, 2010, p. 38). Le verbe « voler » suggère que la femme orientale est mystérieuse, cachée, inaccessible. Cette façon de voir l'Autre est convenue. En outre, la description des femmes yéménites et indigènes ne comporte pas d'humour ni de signes de remise en question des clichés.

Dans le même ordre d'idées, l'auteur croise inévitablement « une geisha charmante » (Blanchet, 2009, p. 52) au Japon et il s'émerveille devant les « craquant[es] » « surfeuse[s] japonaise[s] » (Blanchet, 2009, p. 54). Le voyageur réduit ainsi l'Autre féminin à ses attributs physiques et au plaisir que l'étrangère pourrait lui apporter. Blanchet demande par exemple à Dieu de le réincarner en « planche de surf rose et jaune », « en maillot moulant 5 mm » ou « en vague du Pacifique, juste le temps de porter une mignonne Yoko ou une sulfureuse Kiki » (Blanchet, 2009, p. 54). L'humour dans cette description ne cible pas l'Autochtone, mais plutôt l'auteur, qui se moque de son âge et de ses fantasmes : « Je suis le premier étonné de me lire écrire des trucs pareils. Je croyais qu'à 40 ans on n'avait plus de fantasmes, rien que des cauchemars. » (Blanchet,

2009, p. 54) Comme le chroniqueur rit de lui-même et non des stéréotypes qu'il déploie, il nous semble que les poncifs ne sont pas remis en question.

Il arrive que Blanchet raille certains traits culturels de la femme autochtone. Au Myanmar, Blanchet décrit d'abord la mode féminine : « Les femmes se barbouillent le visage avec une pâte jaune, le *tanaka* [...]. Il paraît que ça les protège du soleil et que ça adoucit la peau. Certaines se l'appliquent soigneusement — comme un maquillage —, en accentuant la beauté des traits du visage. » (Blanchet, 2008, p. 122, l'auteur souligne.) Dans ce portrait, l'auteur met de l'avant les canons de beauté myanmariens. Cependant, Blanchet plaisante au sujet de la mode des femmes : « D'autres s'en mettent tellement épais qu'on se croirait dans le film *Le retour des Myanmorts vivants*. Ce sont celles que je préfère. » (Blanchet, 2008, p. 122, l'auteur souligne.) La remarque sur les préférences de l'auteur atténue la moquerie. Qui plus est, Blanchet ne remet pas en cause le stéréotype de la femme sensuelle dans cet extrait.

L'humour est aussi employé pour décrire une tribu éthiopienne, les Hamar. L'auteur partage l'un de ses fantasmes de jeunesse, hérités des discours publicitaires et des guides de voyage :

Traitez-moi d'obsédé, d'ado attardé ou de vieux cochon, je m'en fiche [...] : lorsque j'étais plus jeune (jusqu'à hier), j'éprouvais toujours un stimulus pas très catholique en feuilletant des magazines de voyage qui traitaient (en photos...) de tribus africaines où les femmes se promènent les seins à l'air, avec des jupettes en cuir de fesses. (Blanchet, 2010, p. 49)

Blanchet reconduit le stéréotype avec humour et subjectivité. La gradation sert le procédé d'autodérision, la précision (jusqu'à hier), la litote représentent toutes des éléments

susceptibles de faire sourire le lecteur. Cependant, ce préjugé en particulier est démantelé quand une donnée comique, mais essentielle s'ajoute au fantasme : « l'odeur. [...] La couleur orange brûlé qu'ils s'appliquent sur les cheveux, et parfois sur tout le corps, est fabriquée à partir d'une poudre de pierre broyée (non identifiée), qu'ils mélangent à du beurre non cuit de bufflonne [...] : "ça pue". » (Blanchet, 2010, p. 49) L'image sensuelle projetée par les discours viatiques tombe bien vite en morceau. Par le fait même, dans cette chronique, l'Autre est moins « cristallis[é] [...] dans des représentations visuelles » (Lüsebrink, 1996, p. 57). Toutefois, il s'agit de l'une des rares occurrences où Blanchet nuance le portrait positif de l'Autre féminin.

En somme, la femme constitue le plus souvent l'objet de la description. Blanchet ne lui laisse pas la parole, il se contente de peindre brièvement son physique. Il la prive ainsi d'une identité propre et il la limite à un trait dominant qu'il choisit, comme l'ont fait de nombreux voyageurs avant lui. L'auteur, dans ses chroniques écrites au XXI^e siècle, semble également calquer le rapport que les médias occidentaux entretiennent avec la femme. Ces derniers la résument bien souvent à ses caractéristiques physiques. Chose certaine, de ces représentations se dégage surtout une vision stéréotypée de l'altérité — les femmes sont belles, sensuelles, mystérieuses. L'humour utilisé dans ces extraits sert rarement à amplifier et à ridiculiser un cliché dans le but de le remettre en question. Au contraire, Blanchet reconduit certains poncifs pour parler de l'étrangère. À la lumière de nos analyses sur le bon sauvage et la femme sensuelle, nous remarquons que Blanchet met surtout de l'avant les qualités de l'Autre. Il brosse très rarement un tableau négatif de

l'altérité sans le mettre en cause. En ce sens, la représentation de l'Autochtone dans *La frousse autour du monde* nous paraît surtout positive.

Les représentations négatives du Même dans La frousse autour du monde

Bruno Blanchet, quand il rencontre l'Autre, se trouve parfois ignorant, grossier et inadapté parce qu'il réalise qu'il connaît mal la culture de l'Autre. En Inde, par exemple, son ignorance de la mentalité indienne l'empêche d'apprécier son séjour. Il décrit Kolkata comme un endroit « qui ne se laisse pas apprivoiser facilement » (Blanchet, 2009, p. 120) : le bruit, le stress et la saleté qui caractérisent la ville rebutent l'auteur. « Puis un matin, bingo ! » (Blanchet, 2009, p. 120), il est témoin d'une situation complètement absurde qui le fait éclater de rire et qui relativise sa perception de la ville. Il voit de son balcon, sorti de nulle part, « un homme en bobettes avec une barbe de ZZ Top orange fluo et une casserole sur la tête [...] à quatre pattes » (Blanchet, 2009, p. 120). À ce moment, le voyageur admet la futilité de ses jugements. Ce constat s'accompagne d'une autocritique : « La tension s'estompe. Vous venez de comprendre qu'ici, vous êtes le fou. Vous êtes celui qui persiste à s'accrocher à son éducation catholique, à ses valeurs occidentales, à ses jugements anticipés. » (Blanchet, 2009, p. 121) Cette scène remet en question les valeurs du voyageur occidental. Devant la différence, Blanchet se dénigre parce qu'il ne comprend pas. Cette approche témoigne d'une « altérité inversée, les préjugés anciennement projetés sur l'autre se trouvent maintenant attribués au voyageur occidental. » (Rajotte, 2005, p. 26) Cependant, sa réaction ne représente pas une véritable ouverture à l'Autre parce que l'auteur n'accepte

pas sa différence à lui. Il tente simplement d'évacuer ses réticences devant la culture de l'étranger.

Qui plus est, Blanchet souligne souvent les gaffes qu'il commet pour accentuer son ignorance. Au Bangladesh par exemple, il accompagne son ami Jalal chez lui pour célébrer l'Aïd el-Kébir, une fête musulmane. Jalal présente à l'humoriste les membres de sa famille, auxquels Blanchet serre chaleureusement les mains. Quand la mère arrive, « [s]ans réfléchir, c'est le cas de le dire, je l'attrape par la taille et, en lâchant un gros "Allo Mama!", je lui colle deux becs sur les joues. Smick smack. » (Blanchet, 2009, p. 157) Peu après, Blanchet prend conscience de son erreur grossière. Pour le faire comprendre à son lecteur, il se ridiculise en utilisant une exagération pour décrire les coutumes bangladaises : « Gros cave. En pays musulman, on lapide ceux qui envoient la main à la voisine. Ici, un étranger n'a pas le droit de parler aux femmes. Moi ? Pff ! Je les embrasse. » (Blanchet, 2009, p. 158) Après avoir constaté sa grossièreté, Blanchet blague en mettant en parallèle sa bévue et la célébration de l'Aïd el-Kébir. Pendant les « six interminables secondes de silence musulman » qui suivent sa maladresse, il s'imagine les vaches « dont le sang coulera » dans quelques minutes² (Blanchet, 2009, p. 158). Si Blanchet pense aux bovins, c'est qu'il a peur de se faire punir pour son geste. Il se compare de cette façon implicitement aux animaux qui seront tués, mais le comparant est démesuré, ce qui entraîne deux effets. D'une part, la comparaison produit une image grotesque susceptible d'amuser le lecteur. Ainsi, il semble que Blanchet déploie ce schéma narratif dans le but de faire rire l'auditoire, on peut donc douter qu'il se trouve

² L'Aïd el-Kabir est une fête religieuse musulmane à l'occasion de laquelle les croyants abattent du bétail pour partager la viande avec les voisins, les amis et les plus démunis.

réellement idiot parce qu'il a embrassé la mère de Jalal. D'autre part, Blanchet accentue la menace associée à ses hôtes pour la déconstruire plus tard, comme c'est souvent le cas lorsque le voyageur se croit en danger : « La pièce [...] s'illumine de l'éclat de rire de maman. "Ha ha ha ! Kes kifè lahlah Elkeb ! Im Lichla Fass!" Hilarité générale. Ouf ! Je suis sauf... Cette fois-ci ! » (Blanchet, 2009, p. 158) Ce renversement a un but humoristique, mais il sert aussi à montrer que l'Autre est rarement malintentionné.

Blanchet, même s'il peint majoritairement l'Autre comme un être bienveillant, lui attribue de temps à autre quelques défauts. L'auteur penche ainsi vers une représentation nuancée de l'altérité. Cependant, dans l'exemple que nous analyserons, le chroniqueur reconnaît qu'il est inadapté et naïf. Blanchet admet en effet sa dépendance à l'égard de ses guides lors d'une expédition dans la jungle du Cambodge. Les accompagnateurs en question profitent de la naïveté du globe-trotteur pour lui jouer des tours : « Deux Cambodgiens qui s'amuse à vous faire bouffer des petites baies amères infectes (goûtes-y, c'est bon !) et du caca de lapin... J'aurai ma revanche, vous verrez. » (Blanchet, 2009, p. 104) Cette anecdote, si elle peut provoquer le rire, montre aussi que le voyageur est inadapté. D'ailleurs, Blanchet souligne sa différence et son incapacité à se débrouiller seul dans une jungle : « Lorsque tu es perdu dans la jungle du Cambodge et que tu viens du boulevard Rosemont, coin Iberville, tu atteins un niveau d'incompétence assez spectaculaire. » (Blanchet, 2009, p. 108) Toutefois, même s'il se discrédite, le voyageur sait qu'il ne partage pas le même système de référence que l'Autre ni ses expériences. Alors, il met en lumière que son guide peut aussi être inadapté. Quand Dara lui demande s'il « y a des gens qui habitent sur la lune », il répond : « Oui, il y a des gens

sur la lune, Dara. C'est pour ça qu'il y a de la lumière » (Blanchet, 2009, p. 111). La réponse de Blanchet peut susciter le rire, et la candeur de Dara, attendrir le lecteur. Le constat qui se dégage de cette chronique est que le voyageur peut certes être ignorant, mais l'Autre peut l'être tout autant.

En bref, Blanchet s'attribue des préjugés traditionnellement accolés à l'Autre parce qu'il s'adapte mal à la culture ou aux conditions de vie de l'Autre. Il reproduit ainsi une représentation dichotomique de l'Autre et du Même. Toutefois, nous présumons qu'à certains moments, le chroniqueur exagère les réactions déclenchées par ses gaffes avec l'objectif d'amuser son lecteur. Qui plus est, Blanchet n'attribue pas de méchanceté à l'Autochtone, qui fait preuve la plupart du temps de gentillesse et de bienveillance.

Les représentations nuancées de l'Autre

Une nouvelle approche

À la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, les écrivains tentent d'éviter le dilemme entre l'idéalisation et la dévalorisation de l'Autre, car la mise en parallèle entre ce dernier et le Même devient futile : les cultures ne se comparent pas. L'étranger cesse alors d'être un reflet de Soi, l'observateur accepte l'Autochtone sans tenter de l'intégrer dans un système de référence occidental. Autrement dit, l'Autre n'est plus « une compréhension parfaite d'un hors soi-même qu'on étreindrait en soi, mais la perception totale et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle. » (Segalen, 1987, p. 44) Plusieurs stratégies de représentation de l'Autre caractérisent cette approche ; nous n'en avons retenu que deux. D'une part, les voyageurs prennent conscience de leur propre

altérité, nous l'avons mentionné ci-dessus. L'altérité inversée n'a cependant plus pour fonction de dénigrer le voyageur occidental et de valoriser l'Autre. L'auteur sait qu'il représente un corps étranger pour ceux qu'il rencontre et il l'accepte, mais à la place de reconduire les distinctions dichotomiques héritées des siècles précédents, il les remet en question (Lüsebrink, 1996, p. 62). Ainsi, l'auteur s'efforce de décrire ce que sa présence a suscité dans le regard de l'Autre sans s'attribuer tous les préjugés qui lui sont traditionnellement destinés.

D'autre part, le voyageur renonce à comprendre la différence de l'Autre. Selon André Carpentier, « il arrive en certains parages que le divers, l'écart, l'altérité soient tels qu'on ne puisse se sentir habitant du lieu, mais passant. Seulement passant. Mais pleinement passant. Au fond, il s'agit de séjourner dans la pensée de l'altérité sans espoir de vérité. » (Carpentier, 2002, p. 116) Le spectateur doit renoncer à édulcorer ou à enjoliver la différence, sans quoi il ne peut atteindre la force du divers (l'altérité sous toutes ses formes). Il revient en ce sens à l'écrivain la tâche de peindre en détail les pratiques des étrangers, même si celles-ci risquent de choquer le lecteur occidental (Cogez, 2004, p. 53). La présence de l'observateur ne doit pas être négligée dans la description de l'altérité, au contraire, l'écriture doit refléter en quoi la posture du voyageur joue un rôle déterminant sur l'impression finale. Devant le divers, « le voyageur ne peut faire mieux [...] que de montrer tant bien que mal ce qu'il a vu, non sans mentionner de quelle manière et selon quelle orientation son imagination s'est trouvée animée, troublée, voire bouleversée, par ce spectacle. » (Cogez, 2004, p. 46) À titre d'exemple, Victor Segalen décrit, non sans humour, le portage à dos d'homme en Chine et les qualités requises pour

exercer un tel métier. La comparaison des mérites respectifs de l'animal et de l'homme à effectuer cette tâche peut choquer les Occidentaux. Or le portage à dos d'homme « ne doit pas être déchiffré selon des critères culturels issus d'ailleurs. » (Cogez, 2004, p. 53) Comme le rappelle Todorov, « on ne peut que se leurrer si on essaie de juger une société avec des critères autres que les siens : là où nous verrions des crimes, il peut bien s'agir d'actions contribuant au bien public. » (Todorov, 1989, p. 66) Ce dernier mentionne toutefois que le voyageur, en connaissance du contexte, peut juger de la valeur d'une pratique sans inscrire sa démarche dans une perspective ethnocentrique. Les sociétés totalitaires, par exemple, sont condamnables (Todorov, 1989, p. 66).

*Les représentations nuancées de l'Autre dans *La frousse autour du monde**

Nous décelons une certaine volonté de représenter l'Autre de façon plus nuancée dans *La frousse autour du monde*. Nous n'y voyons cependant que quelques tentatives esquissées. Blanchet peint dans ses récits une altérité inversée sans comparaison ou hiérarchisation des cultures ainsi qu'un désir de décrire les coutumes de l'Autre sans les édulcorer.

L'altérité inversée

Pour rendre possible la rencontre avec l'Autre, un point de réversibilité, « une découverte réciproque », entre l'étranger et le Même est nécessaire, soutient Roch Carrier (dans Rajotte, 2005, p. 25). En se demandant quel effet il produit dans le regard de l'étranger, le voyageur lui accorde un droit de regard et un droit de penser. L'Autochtone peut aussi servir de guide à l'Occidental et lui apprendre à mieux voir et à mieux comprendre sa

culture. Comme l'affirme Pierre Rajotte, « les paroles et les regards échangés peuvent susciter un malaise chez l'observateur observé et jugé, mais également favoriser une forme de compréhension mutuelle. » (2005, p. 25) Quand Blanchet fait une croisière sur le fleuve Yangtze, en Chine, il utilise la figure de l'inversion pour relater son expérience avec l'Autre. En raison de sa différence, Blanchet est jugé et rejeté par le groupe de vacanciers chinois. Le voyageur décrit d'abord ce que sa présence suscite chez les passagers :

pour compléter le cauchemar, dans le corridor, trois vieux monsieurs chinois qui argumentent avec la responsable de l'étage sur le fait qu'ils n'ont pas payé 240 yuans « chinois » chacun pour partager pendant trois jours une chambre avec un « étrange ». Avec... moi. (Blanchet, 2009, p. 21)

Les Chinois deviennent sujets du discours, ils ont un droit de regard sur l'Occidental. Cela ramène l'auteur à sa condition d'étranger en Chine et sur les efforts déployés pour s'intégrer. Le ton est humoristique et le chroniqueur commente le rejet qu'il éprouve :

J'aurai eu beau faire tous les efforts d'intégration possibles depuis que je suis en Chine (je mange des dumplings avec des baguettes, je ne porte pas de boucles d'oreille, je souris hi hi hi et j'évite de m'habiller en femme), je sais que je ne pourrai jamais entièrement les satisfaire. Je ne serai jamais un vieux Chinois. (Blanchet, 2009, p. 21)

Blanchet amuse son lecteur avec une énumération, plus précisément avec la dernière action de cette énumération, qui est disproportionnée et inattendue. Pour bien illustrer la situation à son public, il déploie une comparaison humoristique : « Pour vous donner une idée, imaginez la tête que ferait un groupe de l'âge d'or de Terrebonne si, dans l'autobus pour Sainte-Anne-de-Beaupré, apparaissait soudainement un Jamaïcain rasta avec un T-shirt de Bob Marley... » (Blanchet, 2009, p. 22) On perçoit quand même le reproche entre les lignes : le chroniqueur se sent rejeté à cause de son origine. Tout de suite après il avoue que la situation ne le satisfait pas lui non plus. L'auteur admet que l'Autre ne

l'intéresse pas forcément. Si les Chinois peuvent le rejeter, lui aussi peut les ignorer : « Je ne veux pas nécessairement d'eux non plus » (Blanchet, 2009, p. 22). Ainsi, même s'il n'y a pas de discussion entre l'auteur et les Chinois, l'altérité inversée n'aboutit pas à un jugement de valeur, mais plutôt à une incompréhension mutuelle. Cependant, l'auteur déploie un schéma narratif à renversement et la situation bascule. D'abord exclu, Blanchet cherche à s'intégrer au groupe et y arrive en blaguant. À un Chinois qui lui demande son nom, il répond qu'il s'appelle Miloshu :

Il éclate de rire. Puis tout le monde éclate de rire. [...] La glace est brisée. Encore une fois, ça a marché ! Mon nouveau vieil ami me donne une bonne grosse tape paternelle sur l'épaule. [...] Ce n'est pas tous les jours qu'on fait la rencontre de Mickey Mouse ! (Blanchet, 2009, p. 23)

Le reste de la croisière se déroule bien et Blanchet autant que les personnes âgées acceptent leur différence respective. Le groupe « ajoute un peu beaucoup de bonheur à l'expédition. » (Blanchet, 2009, p. 27) Dans cet exemple, Blanchet montre à son lecteur qu'il est possible de surmonter les barrières de l'altérité sans dénigrer personne, même quand la diversité semble opaque.

Accepter de ne pas comprendre l'Autre et sa réalité

Certaines coutumes étrangères risquent de choquer le lecteur occidental parce qu'elles ne correspondent pas à ses valeurs. Or, des voyageurs du XXI^e siècle souhaitant rendre un portrait objectif de leur expérience représentent cette réalité sans l'enjoliver et sans omettre de détails. Ils avouent simplement ne pas comprendre la culture étrangère. On retrouve cette incompréhensibilité de l'Autre chez Blanchet, notamment quand ses amis musulmans l'invitent à se convertir à l'Islam. Dans la chronique « Bruno chez les musulmans », l'auteur déploie d'abord son schéma narratif à renversement pour montrer

à son lecteur, preuve à l'appui, que les musulmans sont dangereux. Une fois la menace démantelée, il affirme qu'en arrivant au Bangladesh, il avait certains clichés en tête : « [T]out ce que je m'étais laissé convaincre de croire au sujet des musulmans devait prendre le bord de la poubelle » (Blanchet, 2009, p. 145). Blanchet adopte en ce sens une posture contre-ethnocentrique typique des voyageurs de la seconde moitié du XX^e siècle (Rajotte, 2005). Il refuse de laisser les préjugés véhiculés par sa culture l'empêcher de s'immerger dans le monde arabe. L'auteur hésite néanmoins à se convertir, car il affirme ne pas saisir pourquoi on exclut les femmes de la vie sociale :

Voilà ce qui me retient [de me convertir]... Depuis le matin, j'ai l'impression d'être dans un vestiaire sportif ! J'étouffe, les boys ! Game over ! Où sont les femmes ? Hein ? Cachées, vous dites ? Je le sais ! Depuis des semaines que je croise des femmes voilées, comme des ombres, forcées à manger dans un cubicule au restaurant, derrière un rideau de douche, à l'abri du regard des hommes ; depuis des semaines que je suis interdit de contact avec la gent féminine, consignée à la cuisine ; depuis des semaines que je ne comprends rien là-dedans. Une société sans femmes ? Une société où l'homme prend toutes les décisions ? (Blanchet, 2009, p. 167)

Accepter son incompréhension de la culture de l'étranger témoigne d'une perception moins assimilatrice. Toutefois, le ton utilisé par Blanchet se rapproche de la critique, puisque l'auteur exprime clairement le malaise qu'il ressent envers l'absence des femmes. Selon Todorov, il est possible

de juger de la valeur d'une coutume ou d'une action en contexte ; on se demandera alors si son utilité est bien réelle ou seulement apparente ; car il est aussi des coutumes qui ne se maintiennent que par la force du préjugé ou de l'habitude, et celles-là méritent d'être condamnées. (Todorov, 1989, p. 67)

Dans cet exemple, Blanchet tend à désapprouver un aspect de l'Islam, même s'il n'approfondit pas son reproche. Son jugement ne se veut cependant pas assimilateur. Le chroniqueur nuance ainsi la représentation des musulmans : d'une part, les préjugés sur

ce peuple sont exagérés, puis ridiculisés par l'auteur, ce qui a pour effet de les démanteler et de peindre l'Autre de façon positive ; d'autre part, l'auteur met en cause un aspect de la culture étrangère.

En Afrique, Blanchet se retrouve une fois de plus devant une scène qu'il peine à comprendre.

Dimanche, dans un village d'une tribu Hamar, j'ai vu une adolescente se faire fouetter pendant un rituel initiatique, et mon petit cœur de Nord-Américain a failli. Schlac ! La jeune fille hurle. Schlac ! La canne fend la peau. Schlac ! Horreur. Arrêtez. Schlac ! Je voulais me lever et aller péter la gueule du tortionnaire-prêtre-sorcier-horrible-individu, quand une chose sensée m'a traversé l'esprit : « Mêle-toi de tes affaires, le clown, t'es pas chez vous. » (Blanchet, 2010, p. 52)

Le chroniqueur montre tant bien que mal ce qu'il a vu, en rappelant au lecteur sa posture d'étranger devant cette manifestation du divers. Il transcrit sa première réaction et juge la situation avec ses valeurs occidentales. Il mobilise alors certains préjugés défavorables parce qu'il désapprouve ce qui se passe : il compare le bourreau à un tortionnaire, à un sorcier, à un homme horrible, l'associant ainsi à un barbare. À la dernière minute, Blanchet accepte son incompréhension. Comme il n'est pas chez lui, il ne peut pas juger les coutumes de l'Autre avec ses valeurs à lui. Il y revient d'ailleurs plus loin dans sa chronique en mentionnant au lecteur que la jeune fille s'est offerte elle-même. Son initiation visait à donner du courage à son frère qui passait ce jour-là à l'âge adulte. Blanchet réitère son constat : « Malgré la logique tordue de cette "torture", je suis sorti blessé et frustré. Je n'ai pas compris » (Blanchet, 2010, p. 53). Ainsi, le voyageur reconnaît que les coutumes de l'Autre ne peuvent être jugées par un Occidental. Il se donne cependant le droit d'exprimer la colère qu'il a ressentie devant cette scène. À cet

égard, les représentations de l'altérité dans *La frousse autour du monde* sont quelquefois nuancées. L'auteur tente de reproduire la réalité, parfois dérangement, le plus fidèlement possible. Il avoue qu'il ne la comprend pas et témoigne de sa propre altérité en pays étranger.

Conclusion

Ce chapitre avait pour objectif de décortiquer les représentations de l'Autre et de comprendre comment Blanchet les utilise pour surprendre son lecteur. Nous avons rappelé qu'il existe trois grands modes de représentation de l'Autre. L'un d'eux consiste à le dévaloriser au profit du Même, notamment en déployant des stéréotypes : le barbare dangereux, l'arriéré. Au contraire, l'observateur peut se dénigrer et valoriser l'étranger en l'associant aux figures du bon sauvage et de la femme sensuelle. Dans tous les cas, le voyageur fige la description de l'Autre en quelques traits, elle est ainsi faussée. Notre analyse a montré que Blanchet utilise également, le plus souvent, des stéréotypes pour parler de la différence, même s'il recourt de temps à autre à un troisième mode de perception, en déployant la stratégie de l'altérité inversée ou en partageant son incompréhension à l'égard des coutumes étrangères.

Pour dépeindre l'Autre de façon négative, Blanchet exploite souvent les thèmes du danger et du retard. Il mobilise alors le stéréotype de l'étranger menaçant ou arriéré, qu'il intègre dans un schéma narratif à renversement. Cette stratégie s'apparente à celle que Blanchet déploie pour présenter les lieux inquiétants. En effet, il prête à l'Autre de mauvaises intentions et exagère le danger ou le retard. Pour ce faire, il utilise des procédés rhétoriques comme des hyperboles, des comparaisons, des énumérations dans

un but humoristique. Selon Gussman, King et Timmerman (2012), des stratégies humoristiques amalgamées aux stéréotypes peuvent engendrer une réflexion sur le préjugé ainsi qu'une nouvelle façon de percevoir la différence. Par conséquent, Blanchet renverse implicitement les stéréotypes en s'en moquant. Il démantèle tout de même les préjugés explicitement de la même façon qu'il déboulonne ceux qui sont associés à l'espace. Il donne à voir l'Autre comme un être accueillant. Blanchet accompagne souvent cette déconstruction d'autodérision. Il rit de sa naïveté et invite ce faisant son lecteur à nuancer lui aussi les préjugés. En ce sens, les déconstructions peuvent se lire comme des critiques des préjugés négatifs sur l'altérité. Blanchet, qui voulait éviter de recourir à des « recettes » pour écrire ses *Frousses*, articule le démantèlement des idées reçues, qu'elles concernent l'altérité ou l'espace, de façon similaire dans ses chroniques. À quelques reprises, certes, l'auteur dévie de sa stratégie. Nous avons montré que Blanchet reconduit certains clichés, sur les Chinois notamment. Il s'agit cependant d'exceptions.

Qu'il déboulonne ou non les présomptions sur l'Autre, Blanchet ne présente pas ce dernier sous un angle inédit ; la réflexion à son sujet n'évolue pas, puisque l'auteur le valorise. Le chroniqueur reste généralement dans un axe binaire de valorisation ou de dévalorisation. Il semble néanmoins vouloir transmettre à son lecteur qu'il ne doit pas prendre au sérieux tous les avertissements émis par les guides de voyage, les voyageurs eux-mêmes et les médias et que, bien souvent, il importe de nuancer les préjugés. Dans tous les cas, l'auteur ne se valorise pas au détriment de l'Autre. Il semblerait donc que

Blanchet laisse tomber l'autovalorisation qui est normalement associée à la dévalorisation de l'étranger.

Nous avons de plus constaté que Blanchet dépeint généralement l'étranger de façon positive. Pour ce faire, il recourt à des stéréotypes, comme ceux du bon sauvage et de la femme sensuelle. Le premier est libre, sage, bon, il vit en harmonie avec la nature. Si l'auteur prend conscience des problèmes de certaines contrées, il ne demande pas à l'Autre ce qu'il en pense, il se contente de lui imaginer une vie heureuse et empreinte de liberté. Qui plus est, dans certaines chroniques, l'auteur met en parallèle la gentillesse, la générosité de l'Autre et l'individualisme de l'Occident. Blanchet semble avoir du mal à s'imaginer un Nord-Américain être aussi généreux et gentil. Le stéréotype de la femme sensuelle est également convoqué dans les chroniques de l'humoriste. Le plus souvent, la description des femmes autochtones se limite à quelques traits physiques pour montrer leur beauté au lecteur. Chez Blanchet, ces images préconçues des femmes proviennent des revues de voyage illustrées et, peut-être, de la société occidentale qui accorde elle aussi beaucoup d'importance à l'apparence physique. Dans les deux cas, les stratégies humoristiques déployées par Blanchet ne visent pas à remettre en question les stéréotypes, comme c'est le cas avec l'Autre menaçant et retardé. Les préjugés favorables ne sont pas ancrés dans un schéma narratif à renversement. L'auteur ne mobilise pas les préjugés pour les caricaturer et les interroger. Il n'y a pas de dimension critique associée aux représentations positives de l'altérité. Pourtant, elles méritent parfois elles aussi d'être remises en question. Blanchet déroge donc d'une certaine mesure de « recette » ne

suit pas donc pas de « recette » pour parler en bien de l'Autre. Son approche reste néanmoins convenue.

Aux représentations positives de l'Autre se rattache généralement une dévalorisation du Même. Blanchet reproduit généralement cette dualité. En vertu d'une certaine altérité inversée, le voyageur se dévalorise en s'attribuant les préjugés anciennement destinés à l'Autre. Avec cette stratégie, Blanchet reconduit une approche séculaire, qui consiste à dévaloriser le Même aux dépens de l'Autre. En effet, l'auteur se dénigre parce qu'il ne comprend pas la culture de l'Autre. Très souvent, Blanchet commet une gaffe, qui risquerait de fâcher ou d'insulter les Autochtones. Or, ces derniers en rient. Avec l'altérité inversée, Blanchet témoigne donc de la gentillesse et de la bienveillance de l'Autre.

Une troisième et dernière façon de dépeindre l'Autre est d'essayer de sortir du dilemme entre la valorisation et la dévalorisation. En raison de sa nouveauté, ce mode de perception de la différence pourrait surprendre le lecteur de Blanchet. Dans certaines chroniques, le voyageur comprend qu'il est futile de tenter une comparaison entre deux cultures. Conscient de son altérité, il ne se rabaisse pas parce qu'il se sent inadapté en pays étranger. Blanchet, par exemple, lorsqu'il avoue ne pas avoir envie de partager sa cabine avec de vieux Chinois, reconnaît sa propre altérité sans se dénigrer pour autant. En outre, à certains endroits, Blanchet ne cherche pas à comprendre l'Autre et à l'intégrer dans un système de référence occidental. Il observe l'altérité sans espoir de vérité. Il partage avec son lecteur son incompréhension des traditions étrangères, ce qui ne

l'empêche pas d'être bouleversé et choqué par celles-ci. Toutefois, cette approche est peu présente dans les chroniques de l'auteur.

Blanchet utilise donc principalement des stéréotypes pour représenter l'Autre. En déconstruisant certaines présomptions, le chroniqueur semble vouloir dire à son lecteur d'outrepasser les idées reçues ; paradoxalement, il en reconduit d'autres. En effet, dans la grande majorité des cas, seulement les préjugés défavorables sont remis en question à l'aide d'un schéma narratif à renversement. Comme Blanchet déploie ce même schéma pour démanteler le danger d'un lieu, il nous paraît de plus en plus clair que l'auteur utilise une « recette » pour surprendre son lecteur. Les stratégies utilisées pour broser un tableau positif de l'altérité témoignent quant à elles d'une approche traditionnelle. Certes, les stratégies humoristiques sont assez efficaces pour divertir le lecteur. Elles nous paraissent cependant plus susceptibles de dérouter le lecteur lorsqu'elles sont amalgamées à la représentation d'un lieu, puisqu'elles offrent une vision décalée du réel. Les représentations négatives de l'Autre, une fois remises en question par le rire, débouchent vers une vision positive, peu nuancée, de l'altérité. Nous avons toutefois décelé quelques occurrences où Blanchet représente l'Autre de façon nuancée. Il parvient alors à montrer l'Autre sous un angle susceptible de surprendre.

Conclusion

Représenter l'ailleurs et l'Autre de façon originale dans les récits de voyage peut constituer un défi pour les auteurs du XXI^e siècle : parcourir le monde est de plus en plus accessible, les émissions et les récits de voyage foisonnent. Comment Blanchet tente-t-il de relever ce défi dans *La frousse autour du monde* ? Des chercheurs (Rajotte, Papineau, Joubert) lui reconnaissent un talent pour surprendre son public. Simon Papineau rappelle en effet que l'humour du chroniqueur « vise toujours la même chose : surprendre et dérouter le lecteur ! » (Papineau, 2012, p. 48) Blanchet affirme dans une entrevue que, pour ce faire, il ne veut pas suivre de « recette ». Y parvient-il ? Pour étudier comment Blanchet tente d'étonner son lectorat, nous nous sommes penchés sur les représentations de l'espace et de l'altérité dans les quatre tomes de *La frousse autour du monde*. Notre analyse a montré que Blanchet amalgame les stratégies conventionnelles du récit viatique (notamment la déconstruction des idées reçues, le détournement vers le voyageur et la stéréotypisation) à des procédés humoristiques. La plupart de ces stratégies s'intègrent dans un schéma narratif à renversement.

Des stratégies conventionnelles employées avec humour

Le détournement du référent vers le narrateur figure depuis plusieurs siècles dans les écrits des voyageurs. Pierre Rajotte affirme que plusieurs d'entre eux « n'hésitent pas à substituer à la description objective des lieux visités les émotions qu'ils ont ressenties. » (Rajotte, 2003, p. 219) Les écrivains du XIX^e siècle en particulier utilisaient cette stratégie pour rendre originaux leurs récits, qui prenaient alors une orientation autobiographique. Néanmoins, « cet horizon autobiographique demeure également

tributaire des nouvelles modes littéraires du siècle » (Rajotte, 2003, p. 219), si bien que les auteurs éprouvent des difficultés à se représenter sans recourir à des clichés de l'époque. Au XXI^e siècle, Blanchet se sert lui aussi de cette stratégie. Par conséquent, la description de l'espace devient bien souvent pour lui l'occasion d'évoquer ses souvenirs d'enfance ou de voyage. Deux types de détournements récurrents ont retenu notre attention dans *La frousse autour du monde* : l'un s'opère sur le plan émotionnel ; l'autre sur le plan corporel.

Dans le premier cas, le chroniqueur déploie avec autodérision la stratégie conventionnelle, qui consiste à détourner l'attention du référent vers les émotions du voyageur. De cette façon, Blanchet donne parfois l'impression de prendre à la légère les émotions déclenchées par l'espace. Au fond, il raccroche sa tactique à l'humour et non à une certaine nostalgie. À titre d'exemple, lors d'une visite au Québec, il avoue son anxiété parce qu'il se sent comme « un vieux déchet poussiéreux. » (Blanchet, 2013, p. 55) Par contre, quelques chroniques dans lesquelles Blanchet aborde le thème de la famille ont aussi une visée attendrissante. Il arrive que l'auteur parle de sa conjointe, ce qui a pour effet d'émouvoir le lecteur. De la même façon, il s'émeut le plus souvent quand il écrit à propos de son fils Boris. En outre, il se dit fier et heureux que son garçon ait découvert un autre mode de vie que celui qu'il connaît. Pour Blanchet, voyager permet d'acquérir une certaine liberté et un point de vue éclairé sur le monde. À cet égard, les aspects émotif et critique de *La frousse autour du monde* contribuent à surprendre l'auditoire, car le globe-trotteur sort de son cadre habituel, l'humour, pour parler de sa vie privée. Or, même dans l'émotion, il ne se départit pas de son approche de prédilection,

l'humour. Blanchet compare par exemple son style vestimentaire à celui d'un « vieux chauve qui persiste à vouloir être cool » (Blanchet, 2010, p. 177). Comme le mentionne Alain Guyot dans son étude sur les récits de voyage humoristiques, il arrive fréquemment que le narrateur se prenne lui-même pour cible pour dérider son auditoire (Guyot, 2005, p. 131). Blanchet fait de même dans ses *Frousses* ; l'effet possible de cette tactique, lorsqu'amalgamée au détournement vers le narrateur, est d'amoindrir la portée de ses émotions.

D'autres détournements, sur le plan corporel, ont une visée strictement ludique. À cette stratégie se rattachent des procédés rhétoriques comme l'exagération et la comparaison, que Blanchet utilise dans un but humoristique. Ainsi, le chroniqueur se prend encore une fois lui-même comme cible pour déclencher le rire. Par exemple, il se trouve des ressemblances avec Quasimodo. La majorité du temps, les détournements opérés sur le plan corporel s'inscrivent dans une mise en scène agrémentée de procédés comme la pantomime, l'exagération et l'autodérision. La pantomime, comme l'explique Jean-Louis Cabanès, brouille les limites du possible, elle « déréalise [...], tout en faisant rire » (Cabanès, 2012, p. 274). Pour faire rire son lecteur, le chroniqueur décrit donc des positions intenables où il met son corps à profit dans des anecdotes. Il n'y a pas de démonstration de l'espace, seulement une monstration burlesque du corps du Blanchet. La pantomime et les exagérations présentes dans les chroniques créent un effet grotesque. L'auteur invite son lecteur à rire de lui. Cet aspect des détournements, inattendu et original, pourrait surprendre le public. Somme toute, en dotant ses récits de volets

critique et attendrissant et en utilisant l'espace pour faire évoluer son personnage de clown, Blanchet est susceptible de surprendre son lecteur.

Pour décrire l'Autre, Blanchet, comme plusieurs auteurs avant lui, recourt à des stéréotypes. Lüsebrink (1996) et Moura (1992), entre autres, rappellent que le portrait de l'étranger se compose bien souvent de traits figés et stéréotypés. Le bon sauvage ou la femme sensuelle se retrouvent dans les récits de Blanchet. Le bon sauvage, caractérisé par sa liberté, vit en harmonie avec la nature et son pays ressemble à un paradis terrestre. Qui plus est, cette figure sert traditionnellement à mettre en parallèle le Même et l'Autre. Ce dernier « est systématiquement préféré au même. » (Todorov, 1989, p. 297) Parfois, dans ses récits, le globe-trotteur compare implicitement l'étranger à l'Occidental en attribuant toute sorte de qualités au premier. Par exemple, la générosité, la gentillesse et la bienveillance des passagers d'un train soudanais surprennent l'auteur. Blanchet donne ainsi l'impression que les Occidentaux ne réagiraient pas avec autant de calme s'ils devaient composer avec un déraillement de train. Pour souligner davantage les qualités de l'Autre, Blanchet mentionne le plus souvent la situation politique tendue du pays qu'il visite. Par conséquent, la description de l'Autre est plutôt positive. Notons que ces chroniques sont humoristiques, mais que l'humour vise rarement l'Autre.

En outre, la femme lascive représente un autre stéréotype qu'on retrouve beaucoup dans *La frousse autour du monde*. Les descriptions des étrangères consistent bien souvent en un portrait de leur apparence physique. Elles sont belles, sensuelles, ont l'air mystérieuses ; elles rejoignent la « figure de la femme exotique, sensuelle et fatale » (Moura, 1992, p. 104). Des Autochtones croisées lors d'une randonnée, notamment,

Blanchet ne décrit que les caractéristiques physiques. De plus, l'humour cible rarement les femmes, même si l'auteur plaisante de temps à autre. Il joue avec les mots (avec le gentilé des habitants du Myanmar : les *Myanmorts vivants*) ou évoque des différences culturelles susceptibles de faire rire (l'odeur de la tribu Hamar) par exemple. Ainsi, la description de la femme étrangère dans les chroniques de Blanchet ne s'écarte pas de la représentation traditionnelle. Blanchet ne remet jamais vraiment en question la bonté et la beauté de l'Autochtone. L'auteur ne se moque pas du stéréotype. En ce sens, on peut mettre en doute que Blanchet parvienne à surprendre le lecteur avec cet aspect.

La valorisation de l'Autre s'accompagne traditionnellement d'une dévalorisation du Même. En effet, certains écrivains, en prenant conscience de leur propre altérité, s'attribuent des stéréotypes réservés à l'étranger parce qu'ils se sentent inadaptés : il y a une « dégradation de l'image du même » (Rajotte, 2005, p. 26). Dans ses chroniques, Blanchet se dénigre en ayant recours à l'autodérision ou à des hyperboles. Par exemple, il se trouve idiot d'embrasser la mère musulmane de son ami au Bangladesh. Il sous-entend ensuite qu'il a peur de se faire égorger vif par ses hôtes, ce qui relève de l'exagération. Or, les défauts qu'il s'attribue peuvent être pris à la légère, puisqu'ils servent peut-être uniquement à amuser le lecteur. Comme il le fait avec les détournements de l'ailleurs vers un plan corporel, pour dérider le lecteur, le chroniqueur se met en scène à l'aide de diverses gaffes qu'il commet en pays étranger. La dégradation de l'image du Même s'opère avec humour, ce qui constitue une variante de la stratégie traditionnelle.

La « recette » de Blanchet : des stratégies conventionnelles intégrées dans un schéma narratif à renversement

Chez Blanchet, on retrouve une volonté de remettre en question les idées reçues. Les écrivains voyageurs emploient cette stratégie depuis longtemps : « La solution la plus courante pour éviter la répétition consiste à donner à l'espace une valeur nouvelle » (Rajotte, 2003, p. 215). L'auteur s'y prend le plus souvent de la même manière pour démanteler un préjugé sur l'ailleurs. Blanchet remet en question les hauts lieux touristiques à l'aide de procédés rhétoriques employés avec humour et d'un schéma narratif bien précis. L'idée reçue de laquelle se sert Blanchet pour tracer un portrait a priori de l'espace provient des guides de voyages ou des oui-dire. Nous avons observé que Blanchet sélectionne parfois les informations qu'il rapporte au lecteur dans le but de mieux le surprendre par la suite. Par exemple, il néglige (volontairement ou non) le fait que la mer Morte est un lac et que le Jourdain est très étroit. Pourtant, tous les guides mentionnent ces renseignements. Ensuite, le chroniqueur opère le renversement en démantelant le préjugé favorable. À ce moment, Blanchet présente le détail qu'il a précédemment omis et, avec des comparaisons, et des caricatures, il l'amplifie et le dénature. Cabanès affirme que l'écart entre le comparé et le comparant crée un effet comique, voire grotesque, et une défamiliarisation du quotidien (Cabanès, 2012, p. 252). Dans *La frousse autour du monde*, la mer Morte devient un plat de nouilles oublié dans le réfrigérateur, le Jourdain, un ruisseau surplombé d'un abri d'auto. Ainsi, les lieux généralement bien connus des lecteurs sont donnés à voir à l'aide d'images saugrenues. Si la comparaison et la caricature servent principalement l'auteur dans ses déconstructions, les exagérations, les mises en scène comiques, les calembours et la survalorisation du banal contribuent aussi à surprendre et à dérider le lecteur. Avec

ironie, Blanchet montre à son lecteur que les lieux touristiques déçoivent. En contrepartie, il prend aussi plaisir à inviter son public, à l'aide du même schéma narratif, à visiter des lieux moins connus.

En effet, pour démanteler un préjugé négatif sur l'espace, Blanchet s'attarde plutôt à redorer le portrait du lieu. Les stratégies employées par l'auteur — des exagérations, voire des mises en scène — ciblent alors un but différent. L'humoriste amplifie le danger associé généralement à l'ailleurs dans sa description a priori en sélectionnant l'information qu'il transmet au lecteur. Il ne mentionne pas, par exemple, comme le précisent pourtant beaucoup de guides de voyage, que Johannesburg offre beaucoup plus que sa réputation dangereuse ; il se concentre uniquement sur le taux de criminalité de la ville. Au demeurant, l'auteur amplifie ses appréhensions. Quand il décrit Johannesburg, la plage des îles Fidji, le bateau de marine marchande, Blanchet répète au lecteur qu'il se sent en danger. L'effet possible de cette mise en scène est de faire rire l'auditoire. Tous les lieux présentés, finalement, ne constituent pas un danger. Blanchet utilise alors l'autodérision pour inviter son public à rire de ses peurs avec lui. Comme ce genre de démantèlement revient fréquemment, Blanchet semble suivre une « recette ». Cependant, la démarche de Blanchet est intéressante puisque ce dernier démantèle majoritairement des lieux déconseillés par les guides de voyage. De certaines de ces déconstructions découle une critique des guides de voyage. Le chroniqueur leur reproche de baser leurs recommandations sur des critères de confort. Blanchet invite donc la plupart du temps son lecteur à ne pas se fier à ce genre de conseils ou aux ouï-dire et de se faire une opinion par lui-même des lieux qu'il veut visiter. À preuve, l'expérience de Blanchet

montre que les endroits les plus appréciables ne figurent pas dans les palmarès des guides touristiques. On le voit, Blanchet se propose bien souvent de mettre en doute les idées reçues sur l'ailleurs. Il fait de même lorsque les préjugés sont attribués à l'Autre.

Blanchet déploie sensiblement le même schéma narratif à renversement pour déboulonner les préjugés défavorables sur l'étranger. Plusieurs chercheurs (Lüsebrink, Todorov, Moura) ont montré que certains voyageurs perçoivent l'Autre comme un barbare ou un arriéré. Blanchet convoque donc souvent le stéréotype convenu de l'Autre dangereux, insinuant que ce dernier représente une menace pour le voyageur. Cependant, Blanchet caricature les préjugés. Nous avons interprété la présence d'exagérations et de comparaisons comme une mise en garde de l'auteur : il exhibe les stéréotypes, car il veut montrer au lecteur qu'il importe bien souvent de nuancer les idées reçues. Timmerman, Gussman et King (2012) ont d'ailleurs exposé qu'une façon de remettre en question les préjugés est de les déployer et de s'en moquer pour que le destinataire les rejette de lui-même. Puis, la deuxième étape de la stratégie de Blanchet consiste à démanteler explicitement le préjugé en montrant la bienveillance de l'Autre. Le chroniqueur utilise parfois l'autodérision pour souligner sa naïveté. À la lumière de nos analyses, nous tirons deux conclusions. D'une part, une description convenue de l'Autre découle des représentations du chroniqueur. Blanchet passe d'une dévalorisation à une valorisation de l'étranger, soit deux approches séculaires, comme l'ont démontré Todorov (1989), Lüsebrink (1996) et bien d'autres. L'aspect critique que l'auteur explore dans ses déconstructions reste néanmoins intéressant. Blanchet démantèle plus qu'un stéréotype négatif, il remet en cause une façon de percevoir l'Autre. D'autre part, l'auteur reproduit

la même « recette » qu'il emploie pour démanteler les idées reçues sur les lieux dangereux. Par conséquent, cette stratégie peut s'avérer efficace pour amuser l'auditoire, puisque les procédés humoristiques fonctionnent bien, mais il est peu probable qu'elle parvienne à surprendre un lecteur averti.

Un nouveau mode de représentation de l'altérité, présent dans quelques chroniques de l'humoriste, consiste néanmoins à délaissier les stéréotypes pour décrire l'Autre. En effet, selon Moura « [l]'autre ne saurait être complètement décrit : s'il est vraiment autre, il défiera toujours le geste scriptural qui prétend enfermer sa singularité. » (Moura, 1992, p. 133) Deux stratégies relevant de cette approche ont retenu notre attention dans les textes de Blanchet, il s'agit de l'altérité inversée et de l'incompréhension mutuelle entre le Même et l'Autre. Nous réitérons toutefois que Blanchet représente le plus souvent l'étranger à l'aide de stéréotypes, les quelques esquisses de cette nouvelle approche dans ses textes ne suffisent donc pas à considérer l'altérité inversée et l'incompréhension mutuelle comme des procédés récurrents. Quoi qu'il en soit, l'altérité inversée, lorsqu'elle ne s'accompagne pas de préjugés sur le Même, témoigne d'une certaine ouverture à la différence de l'Autre. Par exemple, en Chine, lors d'une croisière, Blanchet se sent étranger, mais il ne se dénigre pas pour autant. L'humour, créé par des exagérations et des comparaisons, vise alors à la fois l'auteur et l'étranger. Ailleurs, le chroniqueur accepte de ne pas comprendre la culture de l'Autre et parvient à ne pas l'intégrer dans un système de référence occidental. Témoin du rituel d'initiation d'une jeune fille en Afrique, Blanchet rappelle sa position d'observateur occidental avant d'expliquer pourquoi la scène le choque. Il dit ne pas être en mesure de bien comprendre pourquoi la fille accepte de se faire fouetter, car il ne saisit les enjeux émanant de la

culture de l'Autre. Il n'y a pas d'humour dans ce genre de situation, ce qui donne l'impression que l'auteur est trop troublé pour blaguer. Bref, les quelques chroniques dénuées de stéréotypes pourraient surprendre le lecteur, car elle témoigne d'une nouvelle façon de percevoir et de décrire l'Autre.

Blanchet réussit donc à innover d'une certaine façon avec sa *Frousse autour du monde*. Certes, pour représenter l'ailleurs et l'Autre, il recourt à des stratégies conventionnelles et convoque des préjugés séculaires qu'il inscrit le plus souvent dans un schéma narratif à renversement. Tel est son canevas. Néanmoins, il amalgame tout cela à des procédés humoristiques assez efficaces. L'auteur déride son auditoire à l'aide de comparaisons, d'exagérations, de l'autodérision, de l'hypervalorisation du banal, de mises en scène, de la pantomime. Par conséquent, Blanchet parvient à surprendre son lecteur en lui offrant une vision décalée et critique de l'ailleurs. Ses bons mots pour les lieux et les étrangers à la réputation dangereuse l'entraînent toutefois à adopter une approche systématique et prévisible qu'il voulait pourtant éviter.

Dans ce mémoire, nous nous sommes concentrée sur ces quelques stratégies, mais d'autres angles des récits de Blanchet pourraient faire l'objet d'une étude. Le paratexte, par exemple, constitue un élément intéressant. Bien que Blanchet partage des photos assez traditionnelles (un paysage, un portrait, un monument), d'autres images sont modifiées ou inattendues. À première vue, il semble que des photographies ou des dessins illustrent les propos que l'auteur rapporte dans son texte. Ainsi, les clichés se révèlent, comme le contenu des textes, humoristiques ou émouvants. Plus encore, une

chronique doit se lire à l'aide d'un miroir, car on a imprimé le texte de droite à gauche. Ailleurs, on a intégré des illusions d'optique, comme des tourbillons psychédéliques, pour renforcer le lien entre le paratexte et le texte. Bref, cet aspect de *La frousse autour du monde* pourrait être mis en lumière afin de voir s'il contribue d'une façon ou d'une autre à l'originalité des chroniques de Blanchet et à leur efficacité à surprendre les lecteurs.

Bibliographie

1. Corpus

BLANCHET, Bruno (2008). *La frousse autour du monde*, tome 1, Montréal, Les éditions La Presse, 179 p.

BLANCHET, Bruno (2009). *La frousse autour du monde*, tome 2, Montréal, Les éditions La Presse, 231 p.

BLANCHET, Bruno (2010). *La frousse autour du monde*, tome 3, Montréal, Les éditions La Presse, 191 p.

BLANCHET, Bruno (2013). *L'ultime frousse autour du monde*, tome 4, Montréal, Les éditions La Presse, 283 p.

2. Études sur Blanchet

BLAIS, Marie-Christine (7 novembre 2009). « Bruno, dans ses mots... », *La Presse* (Montréal), p. VACANCES-VOYAGE10.

BLANCHET, Bruno (2016). « Biographie », *Bruno Blanchet*, [En ligne], <http://www.brunoblanchet.com/> (Page consultée le 10 décembre 2016)

BLANCHET, Bruno (3 novembre 2010b). « N'ajustez pas votre intervieweur », *La Presse* (Montréal), p. ARTS SPECTACLE1.

CHEVALIER, Andréanne (27 novembre 2013). « Les aventures humaines de Bruno Blanchet », *Métro* (Montréal), p. 40-41.

FORTIN, Pierre-Olivier (5 décembre 2009). « Bruno Blanchet ou le bonheur de bouger », *Le Soleil* (Québec), p. V2.

JOUBERT, Lucie (2002). « Quand les grands esprits se rencontrent... », *Spirales*, n° 183, p. 22-23.

MASSÉ, Isabelle (9 novembre 2008). « La vie dans un sac à dos », *La Presse* (Montréal), p. LECTURES2.

MORISSETTE, Nathanaëlle (23 novembre 2013). « Une dernière frousse », *La Presse* (Montréal), p. VACANCES-VOYAGE13.

RAJOTTE, Pierre (2014). « Chroniques de voyage », *Nuit blanche, magazine littéraire*, n° 134, p. 45.

3. Études sur le récit de voyage

- AMIROU, Rachid (2012). *L'imaginaire touristique*, Paris, CNRS Éditions, 357 p.
- BOUVET, Rachel et André CARPENTIER (dir.) (2006). *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs – Les modalités du parcours dans la littérature*, Montréal, L'Harmattan, 255 p.
- BOUVET, Rachel et Basma EL OMARI (dir.) (2003). *L'espace en toutes lettres*, Québec, Éditions Nota Bene, 306 p.
- BUTOR, Michel (1972). « Le voyage et l'écriture », *Romantisme. Revue de la Société des études romantiques*, n° 4, p. 4-19.
- CARPENTIER, André (2002). *Mendiant de l'infini. Fragments nomades*, Montréal, Les éditions du Boréal, 248 p.
- COGEZ, Gérard (2004). *Les écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 229 p.
- DAUNAIS, Isabelle (1993). « Après l'écriture, le voyage », *Liberté*, vol. 35, n^{os} 4-5 (208-209), p. 159-165.
- GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine et Philippe ANTOINE (dir.) (2000). *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 252 p.
- GUYOT, Alain (2012). *Analogie et récit de voyage : voir, mesurer, interpréter le monde*, Paris, Classiques Garnier, 369 p.
- MONTALBETTI, Christine (1997). *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, 259 p.
- MOURA, Jean-Marc (1992). *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 238 p.
- PASQUALI, Adrien (1994). *Le tour des horizons : critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 179 p.
- RAJOTTE, Pierre (2005). « L'Orient dans les récits des voyageurs québécois de la seconde moitié du vingtième siècle : une expérience de déperdition de soi », *Voix et images*, vol. 31, n° 1 (91), p. 15-31.
- RAJOTTE, Pierre (dir.) (2005). *Le voyage et ses récits au XX^e siècle*, Montréal, Éditions Nota Bene, 417 p.

- RAJOTTE, Pierre (2003). « Dire l'espace dans le récit de voyage : entre la proie et l'ombre », *L'espace en toutes lettres*, sous la direction de Rachel Bouvet et Basma El Omari, Montréal, Éditions Nota Bene, p. 209-227.
- RAJOTTE, Pierre (2000). « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, n^o 1, p. 15-37.
- RAJOTTE, Pierre (1997). *Le récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Triptyque, 282 p.
- REQUEMORA, Sylvie (2002). « L'espace dans la littérature de voyages », *Études littéraires*, vol. 34, n^{os} 1-2, 2002, p. 249-276.
- URBAIN, Jean-Didier (2003). *Secrets de voyage. menteurs, imposteurs et autres voyages impossibles*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 444 p.
- URBAIN, Jean-Didier (2002). *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 353 p.

4. Études sur l'altérité

- AFFERGAN, Francis (1987). *Exotisme et altérité : essai sur les fondements d'une critique de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 295 p.
- BRUCKNER, Pascal (1983). *Le sanglot de l'homme blanc : tiers-monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Éditions du Seuil, 309 p.
- GOHARD-RADENKOVIC, Aline (1999). « L'altérité dans les récits de voyage », *L'homme et la société*, n^o 134, p. 81-96.
- HARTOG, François (1980). *Le Miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 392 p.
- LANDOWSKI, Eric (1997). *Présences de l'autre*, Paris, Puf, 250 p.
- LICATA, Laurent et Margarita SANCHEZ-MAZAS (dir.) (2005). *L'Autre. Regards psychosociaux*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 415 p.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (1996). « La perception de l'Autre : jalons pour une critique littéraire interculturelle », *Tangence*, n^o 51, p. 51-66.
- MAGRI, Véronique (1995). *Le discours sur l'Autre*, Paris, Champion, 426 p.
- PATERSON, Janet (2004). *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, 238 p.

RAJOTTE, Pierre (1996). « La représentation de l'Autre dans les récits de voyage en Terre sainte à la fin du XIX^e siècle », *Études françaises*, vol. 32, n^o 3, p. 95-113.

SEGALEN, Victor (1978). *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*, Paris, Fata Morgana, 96 p.

TODOROV, Tzvetan (1989). *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 452 p.

6. Études sur l'humour

BARRY, A. David (1992). « Ethnicité et humour : les Cadiens louisianais », *Francophonies d'Amérique*, n^o 2, p. 183-191.

CABANÈS, Jean-Louis (2012). « La fantaisie et le grotesque : élément d'un double jeu », *Esthétique du rire*, sous la direction d'Alain Vaillant, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 231-288.

CHARAUDEAU, Patrick (2006). « Des catégories pour l'humour ? », *Questions de communication*, n^o 10, p. 19-41.

EMELINA, Jean (1991). *Le comique. Essai d'interprétation générale*, Paris, Sedes, 209 p.

GUSSMAN, Grant F., Daniel KING et David M. TIMMERMAN (2012). « Humor, Race, and Rhetoric : "A Liberating Sabotage of the Past's Hold on the Present " », *Rhetoric Review*, vol. 31, n^o 2, p. 169-187.

GUYOT, Alain (2005). « (Dé)voy(ag)er : le rire de l'écrivain romantique en voyage, ou le genre subverti », *Recherches & Travaux*, n^o 67, p. 127-137.

LAFFAY, Albert (1970). *Anatomie de l'humour et du nonsense*, Paris, Masson et Cie, 157 p.

NEVERT, Michèle (2007). « Le nouveau clown québécois », *Humoresques*, n^o 25, p. 89-108.

PAPINEAU, Simon (2012). *Le sens de l'humour absurde au Québec*, Québec, Les presses de l'université Laval.

PRIEOGO-VALVERDE, Béatrice (2003). *L'humour dans la conversation familière : description et analyse linguistiques*, Paris, L'Harmattan, 248 p.

ROUAYRENC, Catherine (2012). « Rire carnavalesque et roman réaliste », *Esthétique du rire*, sous la direction d'Alain Vaillant, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 366-397.

SUSINI ANASTROPOULOS, Françoise et Marie-France ROUARD (dir.) (2008). *Le grotesque dans la littérature des XIX^e et XX^e siècles*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 147 p.

TILLIER, Bertrand (2012). « La caricature : une esthétique comique de l'altération, entre imitation et déformation », sous la direction d'Alain Vaillant, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 289-309.

VAILLANT, Alain (2012). « Le lyrisme de l'ironie », sous la direction d'Alain Vaillant, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 310-343.

7. Sites internet de voyage

[s.d.]. « La Mer Morte », *Mer Morte*, [En ligne], <http://www.mer-morte.info/mer-morte.html> (Page consultée le 5 janvier 2017)

Lonely Planet (2016b). « Dangers & Annoyances », *Malaysia, Kuala Lumpur Lonely Planet*, [En ligne], <http://www.lonelyplanet.com/malaysia/kuala-lumpur/safety> (Page consultée le 5 janvier 2017)

Lonely Planet (2016a). « Kenya : Nairobi », *Nairobi : Lonely Planet*, [En ligne], <http://www.lonelyplanet.fr/destinations/afrique/kenya/regions-et-quartiers/nairobi> (Page consultée le 5 janvier 2017)

Le Routard (2016b). « Afrique du Sud », *Le Routard.com : Guide Afrique du Sud*, [En ligne], http://www.routard.com/guide/code_dest/afrique_du_sud.htm (Page consultée le 5 janvier 2017)

Le Routard (2016a). « Santé et sécurité Afrique du Sud », *Le Routard.com : Guide Afrique du Sud*, [En ligne], http://www.routard.com/guide/afrique_du_sud/2357/sante_et_securite.htm (Page consultée le 5 janvier 2017)

Ministère israélien du Tourisme (2011). « Découvrez Israël. L'expérience du Jourdain », [En ligne], http://www.otisrael.com/tourism_fra/articles/mustgo/pages/experience%20of%20the%20jordan's%20river.aspx (Page consultée le 5 janvier 2017)

8. Autre

ARON, Paul, Denis SAINT-JACQUES et Alain VIALA (dir.). *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Les Presses universitaires de France, 2004, 704 p.